

Feuilleton du JOURNAL DE GENÈVE

[Paru du 12 mai au 27 mai 1887]

EN SIBÉRIE

I

Etranges idées.

J'étais arrivé le matin à Moscou; j'aurais dû continuer mon voyage, mais je fus saisi du désir de revoir cette vénérable capitale que j'avais quittée trois ans auparavant et je m'arrêtai. Je fis une promenade sur les boulevards extérieurs, à travers les quartiers neufs, m'arrêtant aux étalages des grands magasins, comme un provincial qui, de sa vie, n'aurait vu que de misérables boutiques : je me sentais monter à la tête une bouffée de cet air actif des grandes villes, à voir passer cette foule de gens affairés, non qu'ils allassent bien vite ou qu'ils fussent bien bruyants, mais il me semblait que j'étais transporté dans le vrai monde et que le pays d'où je venais n'était, malgré son activité, qu'un pays désert. Puis, passant sous la porte Sainte, devant laquelle tout bon orthodoxe doit se signer, j'arrivai à l'intérieur du Kremlin, autrement dit dans la vieille ville, dans les rues tortueuses et étroites qui entourent le gostinni-dvor et le quartier commerçant. Et cependant j'éprouvais une grande désillusion; je m'attendais à quelque chose de plus grandiose, de plus vivant, qui contrastât davantage avec les immenses contrées que je venais de traverser. J'avais été bien plus impressionné à Nijni-Novgorod, que je n'avais fait que traverser la veille; la foule y était plus compacte, plus bruyante; peut-être cela tenait-il à ce que, dans ce mois, toutes les forces vives de la Russie étaient réunies dans cette ville, à l'occasion de la fameuse foire de juillet-août.

Mais ma promenade ne dura pas longtemps et je retournai bientôt à la gare pour partir dans la direction de Pétersbourg, de Piter, comme disent les Russes.

Je marchais de long en large sur le quai, attendant patiemment qu'on vînt nous ouvrir les portières des wagons, quand mon attention fut attirée par un groupe nombreux d'où partaient des pleurs et des exclamations de tous genres. Étant déjà fort habitué à cette éternelle scène des adieux, je ne m'en serais pas préoccupé davantage si je n'eusse entendu le mot " Sibérie " répété maintes fois. Intéressé, ou, pour mieux dire, poussé par la curiosité, je m'approchai et ne tardai pas à apprendre que toute cette désolation provenait simplement de ce qu'un jeune homme partait pour la Sibérie. Ce fut le père qui se chargea de m'expliquer la chose.

La Sibérie, pour les Russes d'Europe, pour une grande partie du moins, tout comme pour la plupart des Européens, la Sibérie est un monstre, un dragon qui a déjà dévoré quantité de personnes et dont la cruelle faim n'est, ni ne sera jamais apaisée.

C'est un pays immense, inhabité ou mal habité, le pays de la glace, le pays de la misère malgré ses mines d'or. Y vivre est dangereux, à chaque instant on risque d'être assassiné, volé pour le moins; c'est le pays des loups et des ours; la vie y est extraordinairement chère; c'est à peine si l'on y trouve des logements convenables. On y voyage en hiver sur des traîneaux attelés de chiens, en été les

chemins sont défoncés par les pluies : les équipages n'y passent qu'avec mille dangers; en automne et au printemps, il est totalement impossible de voyager. Ajoutez à cela que c' est le pays de la déportation; enfin, c'est une contrée affreuse; on ne dit pas " maudite ", vu que bon nombre de ces pessimistes accordent que les laboureurs peuvent y trouver de vastes places encore en friche et qu'on peut promptement y faire fortune en allant travailler aux mines d'or. Mais on ne l'en exècre pas moins. C'est bon pour les brigands et les assassins d'aller en Sibérie, mais pour nous, habitants paisibles des villes et des villages! !

Eh bien, tous ces gens se trompent. La Sibérie n'est pas ce qu'ils disent; je n'en veux pour preuve que ce passage de Dostoïevski qui y fut déporté. Je cite textuellement :

" Non seulement au point de vue du service, mais à beaucoup d'autres encore, on peut trouver le bonheur en Sibérie. Le climat est excellent; il y a beaucoup de marchands remarquablement riches et très hospitaliers, beaucoup d'étrangers tout à fait à leur aise. Les demoiselles y fleurissent comme des roses et sont extrêmement chastes; le gibier court dans les rues et s'offre de lui-même au chasseur ; on boit énormément de vin de Champagne; le caviar est sans rival; les récoltes rapportent dans quelques endroits le quinze pour un... En général le sol est béni; on n'a besoin que de prendre la peine d'en profiter. En Sibérie, on sait en profiter. "

Ces lignes sont écrites depuis longtemps, il est vrai, mais cela a peu changé depuis quarante ans.

A ce tableau riant, plein de bienveillance, d'une bienveillance en quelque sorte excessive de la part d'un déporté, on peut ajouter d'autres traits non moins agréables. Entre autres choses, on peut parler des inépuisables richesses minérales de toute espèce de l'Oural, des mines du gouvernement d'Yénisséisk, de celles des bords de la Léna et de l'Amour, des gisements de houille découverts récemment sur les bords de la Léna, des nombreuses espèces de végétaux qu'on y rencontre un peu partout et dont quelques-unes sont encore inconnues, des ressources que le pays offre aux marchands de fourrures et encore de bien d'autres choses que j'indiquerais ici, si je ne craignais de vous importuner par une trop longue description.

Mais revenons à notre sujet.

Vous vous étonnez peut-être que des gens partent, ou laissent partir leurs enfants pour un pays dont ils disent tant de mal. Votre étonnement va se dissiper : on trouve de réels avantages à ce déplacement. On est plus rétribué qu'en Russie; le voyage, aller et retour, est largement payé aussi, et la pension s'obtient cinq ou six ans plus tôt que dans les autres parties de l'empire.

" Vous devez bien comprendre, me dit le père affligé, que ces divers avantages sont les seuls motifs qui me permettent de laisser aller mon fils si loin. " Voyant sa grande douleur, je lui dis que je venais de cette terre maudite, que j'y étais resté trois ans et que je m'en étais fort bien trouvé. Dès qu'il sut que j'avais habité Irkoutsk, ce fut un déluge de questions, d'autant plus que c'était dans cette ville que le jeune homme se rendait; tous les parents m'adressaient des demandes plus banales les unes que les autres; j'avais peine à répondre à tout le monde; cependant au milieu du brouhaha universel, je pus donner au jeune voyageur quelques indications précieuses qui me valurent des milliers de remerciements. Un coup de cloche vient mettre un terme à mes explications; on ne songe plus qu'à s'embrasser, à faire des recommandations. Un second coup tinte puis un troisième...

Un dernier embrassement, un dernier serrement de mains, on ne voudrait pas encore se quitter, on voudrait prolonger les minutes qui s'écoulaient. Le sifflet retentit, le lourd convoi se met en marche.

“ Bon voyage ! ne nous oublie pas ! au revoir ! ”

Les mouchoirs s'agitent, saluant le voyageur tant que le train est en vue; peu à peu il s'éloigne, s'amoin-drit et disparaît dans le lointain, vers l'Orient, vers cet Orient encore si peu connu et si digne cependant d'être étudié !

Dix minutes après, un autre train m'emportait à St-Pétersbourg.

Et, quittant Moscou, il me semblait que je quittais la Russie, que je disais un dernier adieu à ce pays, et je revoyais, dans une vision, les plaines immenses que je venais de traverser, ces beaux fleuves sur lesquels j'avais navigué et ces beaux ciels d'hiver dont la nature est si prodigieuse là-bas.

Ah! c'est que Pétersbourg, c'est déjà l'Europe moderne; elle n'a pas ce cachet national qui se remarque si bien à Moscou, la ville sainte, la mère, la vieille capitale, celle où les czars vont se faire couronner!

Et je me pris à regretter la Sibérie, moi qui, quelques années auparavant, n'y allais qu'avec un sentiment de crainte et d'hostilité.

II

En bateau.

Le voyageur qui se rend en Sibérie, soit à Tomsk, soit à Irkoutsk, a deux trajets à faire en bateau, l'un de Nijni-Novgorod à Perm, l'autre de Tioumène à Tomsk. Entre Perm et Tioumène existe une ligne de chemin de fer, récente sur un bon tiers de son parcours. Auparavant elle ne faisait que traverser l'Oural, et s'arrêtait à Ekaterimbourg, mais depuis deux ans on l'a prolongée jusqu'à Tioumène. Aussi laisserons-nous de côté ce passage de l'Oural; nous en reparlerons plus tard, car maintenant nous ne nous occuperons que des “ routes qui marchent ” et nous partirons de Nijni-Novgorod pour suivre les sinuosités du Volga et remonter la Kama; une fois en Sibérie, nous voyagerons sur la Toura, le Tobol, l'Irtich, l'Ob et le Tom.

Le jour où je quittai le lieu de la célèbre foire, la Basse-Nouvelle-Ville (traduction de Nijni-Novgorod), il faisait un temps superbe; les nombreux visiteurs de la foire se promenaient dans les rues de la ville, mise en gaîté par un soleil radieux éclairant les blanches maisons du Kreml, étagées sur une colline dont le pied est baigné par le fleuve; l'horizon, vaste et plat, était enluminé de belles couleurs qui ajoutaient à l'éclat de ce jour splendide, un des derniers de l'été russe.

Sur les quais se pressait une foule compacte, aux vêtements bariolés, dans laquelle on pouvait reconnaître des types de toutes les nations, des hommes venus de tous les coins de la grande Russie pour vendre ou acheter les produits innombrables exposés en ce mois de foire. Les Arméniens, les Turcs, les paysans de l'Ukraine, les Chinois, les riches commerçants de Pétersbourg, de Moscou ou d'Irkoutsk, les Tartares, les Circassiens et bien d'autres encore semblaient s'être donné rendez-vous dans cette ville. Le marché était près de finir et les nombreuses barques encombrant le port, cette forêt de mâts au milieu desquels notre vapeur se faufilait lentement, les cris des matelots, les sifflets d'avertissement, la flottille de remorqueurs à l'ancre dans la rade, tout cela donnait au port de Nijni l'aspect d'un grand port de mer.

J'étais sur le pont, saluant la dernière grande ville européenne que je dusse voir de longtemps et je me laissais enthousiasmer par la vue vraiment splendide qui s'offrait à moi. Il n'y avait qu'une ombre au tableau, c'était une grande barque que notre vapeur remorquait; sur le pont de cette barque était une sorte de vaste cage de barreaux de fer, et derrière ces barreaux se pressaient une foule d'hommes et de femmes regardant eux aussi la ville que nous quitions pour quelques années et qu'ils ne devaient peut-être jamais revoir. Ces pauvres gens étaient des prisonniers, des forçats ou des exilés que le gouvernement envoyait en Sibérie, car la Sibérie est le grand égout de la Russie, qui lui envoie ses pires malfaiteurs. Le bruit de chaînes qui sortait de cette maison flottante était triste à entendre; cependant, parmi tous ces "misérables" (comme les appelle le peuple en donnant à ce mot son sens charitable), il s'en trouvait probablement beaucoup qui avaient l'espoir de s'enfuir alors qu'ils seraient sur les grandes routes sibériennes.

La vue de ces réprouvés me fit penser au peuple qui encomrait le pont de notre vapeur, un beau vapeur, malheureusement peu propre.

Çà et là sont couchés des paysans barbus aux vêtements grasseyés, étendus sur des fourrures, des pelisses faites de toisons de moutons; ils prennent verres de thé sur verres de thé; il semble que tout leur temps soit partagé entre deux occupations très importantes, dormir et boire du thé; de sorte que lorsque vous voulez faire une promenade sur le pont, vous devez avoir beaucoup de prudence et veiller à ne marcher ni sur des mains ni sur des pieds étrangers et fort peu durants.

Il y a là quantité d'émigrants quittant leurs champs européens pour aller dans les plaines transouraliennes chercher plus de place et plus de fertilité. Combien d'entre eux réussissent? Bien peu; la famine les décime ou la maladie les tue avant qu'ils aient atteint le but de leur voyage.

Quant aux passagers de première et de seconde classe, les uns sont de riches marchands ou de hauts fonctionnaires, les autres de petits officiers ou employés inférieurs; bien peu voyagent pour leur plaisir.

*

Les eaux du Volga sont d'un beau bleu, ce n'est que sur un court espace qu'elles ont une teinte jaunâtre, encore n'est-ce qu'un côté du fleuve; c'est au point de jonction du Volga et de l'Oka, puis un peu plus haut à ceux de la Soura et de la Vélinga. Les rives sont plates; cependant l'une d'elles, la rive droite, est plus élevée. Cette particularité ou plutôt cet aspect, se retrouve sur tous les fleuves ou rivières que nous rencontrerons.

Sur la rive gauche, la vue peut s'étendre au loin et toujours, là-bas, dans le lointain, on aperçoit l'uniformité verte qui bleuit, puis pâlit et n'a bientôt plus qu'une teinte grise au point où le ciel semble rejoindre la terre, et pas de montagnes, rarement des collines; aussi, dès qu'une élévation quelconque se montre, vous la considérez avec étonnement; l'oeil se repose un peu et il semble que ce soit une montagne que vous avez devant vous.

Et quand on regarde, quand on voit devant soi les plaines immenses, on se demande avec étonnement si l'on n'est pas le jouet d'un rêve, si quelque butte ne mettra pas un terme à l'étendue, à l'infinité et cependant quelques jours après on est

si bien habitué à cet aspect que des montagnes, de véritables montagnes, vous écrasent au premier moment.

Près de Nijni-Novgorod, à cinquante kilomètres environ, apparaît une enceinte blanche avec des créneaux de forteresse : c'est le couvent de Makarieff, près duquel se tenait autrefois la fameuse foire.

De temps en temps, des villages s'offrent à notre vue; c'est surtout sur la rive droite qu'on en voit; les maisonnettes des paysans sont étagées pittoresquement, et solitaire, à quelques kilomètres, entre deux villages, se trouve l'église, une petite église gaie, aux murs blancs, à la toiture verte, aux quatre clochetons flanquant le clocher principal, cette même église que l'on rencontre d'un bout à l'autre de l'empire russe.

*

La nuit est venue, nuit splendide; le ciel constellé d'étoiles, s'étend au-dessus de nos têtes et se confond dans le lointain avec les eaux bleues du fleuve; nous glissons silencieusement dans l'obscurité, coupée çà et là de fanaux allumés soit sur les côtes soit sur l'eau, servant à montrer la route aux bateaux des diverses compagnies; ou bien ce sont des feux sur le rivage, des bûchers à la flamme desquels se réchauffent des voyageurs, des pâtres ou des chasseurs dont la vie a été si bien décrite par Tourguéneff; de grandes ombres s'agitent autour de ces foyers improvisés; parfois un salut arrive jusqu'à nous, un souhait de bon voyage; d'autres fois un oiseau dérangé dans son sommeil par le bruit des roues, quitte sa retraite et pousse un cri rendu plus retentissant encore par le silence qui le précède et le suit, se confondant avec le cri du matelot qui, placé à l'avant, sonde la profondeur de la rivière; on entend : " Trois ! quatre ! sept ! huit ! " puis tout se tait, le silence devient plus profond encore et vous passez la nuit à rêver du pays que vous quittez et de celui où vous allez entrer.

Ah! ces belles nuits russes, ces belles nuits silencieuses, claires et sereines! toujours je me les rappellerai avec plaisir! toujours je me souviendrai du doux sentiment de quiétude qu'elles vous donnent et qui vous rend agréable ce voyage si long et parfois si difficile !

*

Mais là-bas, tout là-bas, le soleil du matin éclaire une ligne blanche au-dessus de laquelle s'élèvent des colonnes blanches également, surmontées d'un point brillant; ce sont les toitures des clochers et la ligne blanche est Kazan, la ville de cette contrée, la grande ville.

Tout le monde est sur le pont malgré l'heure matinale; dès qu'on a entendu dire : " Dans quelques heures nous serons à Kazan " tous ont quitté le divan ou les fourrures qui leur servent de couche et sont montés pour le spectacle vraiment ravissant de cette ville qui semble se rapprocher de nous.

Quelques-uns préparent leurs valises, s'assurent qu'ils ont tout leur bien, car ils vont nous quitter. D'instant en instant on découvre plus nettement les édifices. Voilà le Kremlin, voilà la tour de Sambek, puis enfin voici le port, l'embarcadère auprès duquel sont construites les nombreuses maisonnettes des marchands de toute sorte de denrées. L'animation va croissant et la vie reparaît: les cris des cochers, ceux des marchands, se croisent dans les airs; tous les passagers courent

acheter des provisions, puis, deux heures après, le sifflet retentit pour la troisième fois et le bateau part pour quitter bientôt le Volga et remonter le Kama.

Bien que j'aie séjourné quelque temps à Kazan, je ne m'arrêterai pas à en parler ; je ne ferai que mentionner la belle situation de cette ville, sa vie active et son commerce florissant.

Les rives de l'affluent sont aussi monotones que celles du fleuve et ce qu'il y a parfois de joli ressort d'autant plus vivement. C'est le cas d'une charmante isba coquettement encadrée d'un bois de sapins et de bouleaux. Sur un banc, à côté de la porte, était assise une jeune fille portant le costume si gracieux des paysannes russes : jupe de couleur unie, ornée au bas d'une large bande brodée, tablier tout brodé, chemise blanche couverte également de broderies aux couleurs voyantes, puis au cou un collier de perles de verre de nuances variées, et, sur la tête, un diadème bleu qui donnait encore plus d'éclat à son opulente chevelure blonde.

C'est là une exception, un moment de plaisir, mais le trajet, en général, est ennuyeux et uniforme, des villages, des forêts, puis des villages. Quelques villes, Tchistopol entre autres, puis Galian qui n'est qu'une vaste boutique de cordonnier, et nous arrivons à Perm, la dernière ville en deçà de l'Oural.

Avant de quitter la Kama, mentionnons ces villages flottants, ces immenses radeaux qui descendent la rivière, puis le Volga, et vont se vendre fort cher à Astrakhan, d'où leurs habitants retournent dans leur pays ou bien où ils s'établissent définitivement.

*

Au delà de l'Oural, commencent déjà les steppes et les plaines, et c'est au milieu de ce pays plat que nous naviguons sur les eaux de la Toura, une petite rivière, sinueuse, avec des couloirs si étroits que deux vapeurs ne peuvent s'y croiser, puis sur celles du Tobol, de l'Irtych, de l'Ob et du Tom.

Mais c'est surtout depuis Tobolsk, bien déchue de son importance, que l'aspect de la contrée vous navre; le sol est stérile, on rencontre fort peu de champs. Quelquefois j'aperçois, au milieu des forêts bordant les rives, d'étroits couloirs faits de mains d'homme; l'explication en est simple. Ce sont les paysans qui abattent les arbres formant ainsi un passage dans lequel s'engagent les canards et autres oiseaux; les lacets tendus dans ces couloirs en arrêtent un grand nombre : c'est une façon de chasser aussi commode que peu coûteuse.

Une fois par jour environ nous nous arrêtons pour faire du bois; ce sont en général des hommes qui sont chargés de ce dur labeur, mais bien souvent aussi des femmes, et il est intéressant de voir ces paysannes court vêtues, coiffées d'un foulard noué autour de la tête, parfois chaussées de bottes, s'acquitter avec rapidité et aisance, et non sans une certaine grâce, de cette besogne si pénible.

Sur le Volga, les bateaux sont chauffés au pétrole, mais ici, ils le sont au bois; aussi, la nuit, des panaches rouges sortent de la cheminée et les étincelles tombant sur le pont en rendent le séjour difficile, sinon impossible.

Et cependant ce serait bien agréable, par les belles nuits que nous avons, de rester en haut et de respirer un air pur au lieu de l'air surchauffé et chargé de fumée du salon des deuxième classes. Puis le paysage de nuit ne manque pas de charmes; si l'on ne voit pas de fanaux, comme sur le Volga, il y a au moins aux stations de grands bûchers; de loin, lorsqu'on aperçoit sur la rive ces lueurs rouges qui se reflètent dans l'eau, il semble que ce soit un incendie de forêts qui

commence. " Ces grandes ombres autour du feu font penser à une danse de sorciers", me disait un paysan.

Le point le plus septentrional que nous atteignons est Sourgoute, ancienne capitale d'un royaume disparu, le royaume ostiaque. Ce n'est plus maintenant qu'une bourgade sans importance; elle est habitée par beaucoup plus de Russes que d'indigènes, de sorte que c'est surtout dans les villages qu'il faut voir ces personnages. Avant d'aborder, nous sommes entourés d'une foule de canots creusés dans des troncs d'arbres ou faits d'écorce et montés par de petits individus trapus, au visage rond, qui manoeuvrent leur embarcation avec une remarquable dextérité : ce sont des Ostiaks; leur regard est sans intelligence, leurs cheveux sont incultes et flottent sur leur cou et leurs oreilles; ils sont d'une excessive malpropreté. Voilà le portrait de l'homme ; restait à voir son habitation : aussi, dès que nous abordons, je me hâte d'aller examiner leurs demeures. Ces maisons sont basses, construites en troncs d'arbres, n'ont qu'une seule chambre dans laquelle toute une famille mange, dort, vit dans une promiscuité et une malpropreté révoltantes. Des débris de poissons jonchent le sol et l'odeur qui s'exhale de ces bouges nous empêche d'y rester longtemps; à côté de la maison est un grenier bâti sur pilotis.

En rentrant à bord, nous causons beaucoup de ces hommes et de leurs moeurs ; ces misérables individus sont les descendants d'un peuple qui, avant la conquête russe, avait une organisation qu'il ne possède plus maintenant ; les Ostiaks habitent de pauvres villages, sont soumis à leurs maîtres et se convertissent quelquefois au christianisme, mais retournent au paganisme aussitôt que les prêtres sont partis.

*

Voici la façon dont se font, en ce pays les conversions au christianisme. C'est un Russe, bon orthodoxe, qui m'a raconté ce que je vais vous rapporter ; j'espère donc ne pas être taxé d'invention où d'exagération. Lorsque les prêtres arrivent dans une contrée dont les habitants sont encore païens, ils ont toujours avec eux une provision d'eau-de-vie et de tabac; ce sont là deux agents très puissants de conversion. Pour un verre d'eau-de-vie et un paquet de tabac, les indigènes consentent volontiers à changer de religion; ils se laissent baptiser, se laissent passer au cou un cordon auquel est suspendue une croix ou une médaille et ils se conduisent en bons chrétiens, tant que le prêtre est parmi eux; malheureusement celui-ci ne reste pas toujours là et quand il juge son oeuvre achevée, qu'il pense que toute la contrée est chrétienne, il part pour un autre pays. Mais dès qu'il est parti , les Ostiaks reprennent leurs anciennes pratiques, quitte à redevenir chrétiens quand reviendra un nouveau prêtre accompagné de nouvelles provisions.

Après Sourgoute, un peu plus au sud, les pâturages remplacent les terrains incultes ; d'immenses troupeaux de chevaux s'y trouvent, attendant l'heure de rentrer à la cour postale. Malgré tout, il y a encore fort peu d'arbres et cela n'a rien d'étonnant, vu la rigueur relative du climat et les vents violents qui balaient cette région découverte. Mais peu à peu l'aspect change et quelques forêts apparaissent. Puis la végétation devient luxuriante : de hautes herbes, s'élevant presque à hauteur d'homme, couvrent le sol; les arbres sont verts; de petites baies rouges, agréables

surtout lorsqu'elles ont subi une gelée, nous donnent la mesure des fruits que nous allons trouver en Sibérie, car ce sont les pommes sibériennes : or ces pommes sont de la grosseur d'une petite groseille.

*

Quelques petits désagréments nous arrivent : des brouillards, des arrêts forcés par suite du peu de hauteur des eaux; nous nous ensablons souvent ; la première fois cela effraie, ensuite, la chose se répétant, on s'habitue peu à peu à ce contretemps, si bien que cela n'empêche nullement de terminer une partie de cartes. Les brouillards sont plus désagréables ; les bateaux s'arrêtent et les coups de sifflet se succèdent rapidement, avertissant les vapeurs qui pourraient passer par là que nous ne désirons pas être coupés en deux.

Mais tout ceci disparaît le dernier jour, alors que le capitaine nous donne la bonne nouvelle de l'arrivée; aussitôt des chœurs se forment et l'on entend retentir les chants nationaux. Parmi ces chœurs, un surtout me frappa par sa mélodie triste et douce qu'accompagnait fort bien le clapotement des vagues : c'est le chant du Volga, qui est pour les Russes ce qu'est pour nous, Suisses, le *Ranz des Vaches*. En général les airs sont tristes et les paroles gaies, ou vice-versa, ce qui est le cas pour la sémillante danse cosaque.

L'impression laissée par les chants russes est celle que laisse aussi la navigation : de la tristesse et de la gaieté, tristesse dans la monotonie du paysage, gaieté dans la façon de vivre à bord. Du reste, si l'on a eu quelques ennuis, ils sont bien compensés par le plaisir que l'on éprouve en arrivant au port. Et cependant, pour ceux qui vont plus loin que Tomsk, c'est alors que commencent les difficultés et c'est lorsqu'on se trouve en tarantass que l'on regrette parfois la façon agréable et commode de voyager en bateau.

III

En Tarantass

“Allez! mes petits pigeons !” et les trois chevaux partent au galop.

Nous voici sur la grande route de Sibérie, avec la perspective de 1500 verstes à parcourir dans ces conditions, dans un équipage lourd et peu commode, qui doit nous servir de salon et de chambre à coucher, sur des routes plus ou moins bonnes, éclairées la nuit lorsque les étoiles brillent au ciel, et traversant de grandes solitudes et d'interminables forêts.

Bienheureux encore quand la pluie ou la neige ne se mettent pas de la partie.

Le “ tarantass ”, notre voiture de voyage, est une caisse reposant sur deux longues traverses de bois flexibles, placées sur les essieux. Plus le train de devant est éloigné de celui de derrière, meilleures sont les conditions du trajet, moins on ressent ces terribles secousses produites par les fondrières de la route.

Une capote surmonte la caisse et l'on peut s'enfermer hermétiquement au moyen d'un tablier de cuir et d'une sorte de tente qui se baisse ou se lève à volonté. C'est dans cet équipage que l'on arrange ses malles, de façon à pouvoir rester assis ou couché selon les préférences du voyageur. Par dessus les malles on étend de la

paille, puis des couvertures ou des fourrures, et l'on est là-dedans presque à son aise.

Tout cet attirail a souvent besoin d'être remis en ordre, car les routes ne sont pas telles qu'on se les représente. Quand on parle des plaines sibériennes, il semble que tout soit plat; or, c'est là une grande erreur et l'on ne tarde pas à s'en apercevoir.

Ces prétendues plaines sont semées de collines quelquefois fort élevées, qui coupent le chemin; on a souvent à faire des descentes de cinq à six kilomètres, et lorsque les pluies ou le dégel ont passé par là, ce n'est certes pas une promenade d'agrément; la route est boueuse, les ornières profondes et bien souvent on est saisi de la crainte de ne pas arriver entier au bas d'une descente. Au reste, pour bien montrer ce qu'est ce voyage, je ne saurais mieux faire que d'en décrire une minime partie, la distance à parcourir entre deux stations.

Certes, le pays a bien des aspects divers; il est quelquefois plat, quelquefois accidenté; en certains endroits la vue est splendide, en d'autres on n'a devant soi qu'une série de terrains arides; mais ce serait vraiment fastidieux et je m'efforce d'abréger.

*

Après une nuit sombre, pluvieuse et froide, nous arrivons à quatre heures du matin à une station. C'est une maison en troncs d'arbres; elle ne se distingue des autres que par sa peinture grise et sa grandeur. Devant les fenêtres, un maigre jardinet planté de quelques arbustes, de buissons et de fleurs des champs. C'est là que, pendant la journée, le maître de poste vient se reposer en fumant son inévitable pipe; mais au moment où nous arrivons il dort encore et nous avons quelque peine à le réveiller et à nous faire servir un samovar, en attendant que nos chevaux soient prêts. Or le samovar, c'est la seule distraction du voyageur en ce pays; il doit tenir lieu tout à la fois de vin, de livres ou d'albums, sans compter que l'on est toujours heureux de se réchauffer en buvant un verre de thé bouillant. En attendant que tout soit prêt, mon camarade (un marchand persan) et moi, nous examinons la salle qui nous sert d'abri. Elle est assez grande, mais on y étouffe et les fenêtres étant scellées dans le mur, il nous est impossible de faire entrer l'air du dehors à moins que nous n'ouvrions la porte; nous risquerions alors de geler et nous aimons mieux supporter la chaleur; dans quelques instants nous ne manquerons pas d'air.

Dans un coin, tout en haut, se trouve l'image sainte (ordinairement un Christ ou le saint patron du village) devant laquelle brûle une petite lampe à huile. Sur les murs divers avis et diverses chromolithographies, plus laides les unes que les autres, représentant soit la famille impériale, soit une scène de l'histoire nationale ou de l'évangile, soit encore les tourments des damnés dans l'enfer. On voit très souvent aussi les désordres et les crimes, suite inévitable de l'ivrognerie; mais ces images n'empêchent pas le cabaretier de faire fort bien ses affaires. Quant aux avis dont j'ai parlé, ils annoncent le départ d'un bateau ou l'ouverture d'un hôtel à Tomsk, à Krasnoïarsk ou à Irkoutsk; il y a encore des avis officiels comme les suivants qui sont assez curieux:

" On ne peut dresser son lit dans la chambre des voyageurs; les personnes qui coucheraient sur les canapés sont invitées à ne pas trop se dévêtir. "

“ Il n'est permis de fumer du tabac dans cette salle qu'après avoir obtenu l'autorisation des dames qui pourraient s'y trouver. Fumer de l'opium est absolument interdit. ”

Un autre avis contient l'indication des verstes séparant cette station de la précédente et de la suivante ; on y trouve également un aperçu de l'état de la route, et le prix à payer pour deux ou trois chevaux. L'ameublement se compose de trois ou quatre chaises, un canapé rembourré dans des temps meilleurs, quelquefois un banc de bois préférable au canapé en ce qu'il n'est pas habité par la vermine, une grande table, puis un guéridon sur lequel est placé le registre des réclamations ; si vous avez à vous plaindre d'un cocher ou d'un maître de poste, inscrivez-le sur ce registre; il est examiné une fois, deux fois peut-être chaque année, par un commissaire spécial, et l'autorité fait droit, s'il y a lieu, aux réclamations des voyageurs.

J'allais oublier le miroir placé au-dessus du canapé; je ne vois pas très bien quelle est son utilité, vu qu'il est de la pire qualité, mais il paraît que le gouvernement a jugé bon de mettre un miroir en cette salle, et, si mauvais qu'il soit, il rend encore quelques services.

Dans un coin, un énorme poêle en briques blanchi à la chaux, et c'est là peut-être la pièce la plus recherchée de l'ameublement, si tant est qu'un poêle fasse partie d'un ameublement.

C'est donc au milieu de ce confortable que nous prenons notre thé à la hâte, car nous sommes pressés ; cela fait, nos chevaux étant attelés, nous remontons en équipage et : “ Tout est prêt ”, nous partons au triple galop de nos petits chevaux sibériens.

Je n'ai rien dit encore de l'attelage postal; puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en dire quelques mots.

En général, on attelle trois chevaux au tarantass ; de ces trois chevaux l'un, celui du milieu, est placé entre deux brancards fort longs surmontés à leur extrémité d'une pièce de bois recourbée en demi-cercle; c'est la “ douga ” au haut de laquelle sont fixées deux clochettes qui ne cessent de jeter dans les airs des notes claires et argentées. Le collier du cheval s'ajuste entre les deux brancards et c'est là, avec quelques courroies, tout son harnachement. Les deux autres chevaux sont attelés, au moyen de cordes, des deux côtés de leur compagnon ; quelques ficelles servent à les diriger et l'on a de la peine à comprendre comment tout cela ne se rompt pas en route.

Quant à l'allure, elle est curieuse. Le cheval du milieu conserve un trot allongé, les deux autres vont continuellement au galop.

Le cocher est un type tout particulier ; avec son visage rond, ses cheveux coupés en carré sur le cou, sa grande barbe et son accoutrement, qui cadrent bien avec le reste. Il porte une toque de fourrure ou un petit chapeau aux bords retroussés, une chemise rouge recouverte d'une espèce de tunique sans manches, de larges pantalons rentrant dans les bottes et de gros gants de cuir. Il est armé d'un fouet fort court dont il se sert plutôt pour marquer son allégresse que pour frapper ses chevaux; car du haut de son siège, sur lequel il se tient par un miracle d'équilibre, il encourage son attelage par de douces appellations quand il est content de ses bêtes, par des injures quand leur allure se ralentit. Aussi n'est-on pas

peu surpris la première fois que l'on entend le postillon crier à ses chevaux tour à tour : " Allez ! mes petits pigeons ! " et " Marcheras-tu ! limace du diable " Et les chevaux ont l'air de comprendre parfaitement ce que leur veut leur conducteur.

Le soleil se lève splendidement dans un ciel serein et éclaire le paysage qui s'offre à notre vue : des forêts de bouleaux et de sapins sur la colline opposée à celle où nous sommes ; le filet d'argent d'un fleuve qui serpente au loin à notre droite ; quelques champs aux épis dorés prêts à être fauchés et bien loin, bien au sud, à notre gauche, l'Altaï qui borne l'horizon.

Pendant que nous nous laissons aller au charme de ce spectacle, nous nous sommes engagés dans une descente d'une longueur interminable.

Tout d'abord nous allons au pas, les chevaux, ou plutôt le cheval du milieu (car c'est sur lui que retombe tout le poids de la voiture), cherche à retenir le tarantass qui le pousse, mais le voilà qui glisse, et, chassé par le véhicule, il part au grand galop ; les autres chevaux l'imitent, et leur élan est tel que nous montons la côte suivante avec la même allure. Il semble à chaque instant, à chaque seconde, que la voiture va se briser et que nous n'arriverons là-bas que fort maltraités !

Heureusement il y a compensation, et le plaisir de se sentir emporté si rapidement efface les sentiments de crainte que l'on a pu éprouver. Cependant, lorsque pareille chose arrive de nuit, sur une route qui n'est éclairée que lorsque les nuages ne couvrent pas le ciel, on ne peut se défendre d'un frisson en pensant au danger que l'on court. Mais quelquefois on ne s'en aperçoit pas et l'on dort aussi bien que dans son lit. Ce n'est pas qu'il n'y ait aucun danger ; on en court parfois de très grands ; ainsi je me rappelle qu'un jour, au moment où le cocher allait atteler nos chevaux, on s'aperçut que l'essieu de devant était fendu et que le moindre heurt en amènerait la rupture complète. À la seule pensée de ce qui aurait pu nous arriver, la peur nous saisit et nous envoyons chercher le forgeron du village . Il arrive, examine le véhicule malade, puis se relève, l'air peiné, comme un médecin qui n'aurait que peu d'espoir de sauver son client. Il nous fait alors un long discours pour nous expliquer que le travail sera difficile et long, que nous aurons quelques heures à attendre, et il termine en ajoutant que cela nous coûtera environ trente roubles ! Inutile de dire que notre stupéfaction fut grande à l'ouïe d'un prix si exorbitant ; cependant, après un débat fort long, assaisonné de quelques menaces à l'adresse de notre interlocuteur, nous nous arrangeons pour le prix de huit roubles (environ vingt francs). Je dois ajouter que tout fut fini en une heure et demie et que le travail était fort bien fait.

Aussitôt que tout fut prêt, nous nous remîmes en route et dès lors ce ne fut plus qu'une succession de rencontres, les unes gaies, les autres tristes.

Dans le lointain, bien loin devant nous un joyeux carillon se fait entendre ; puis il se rapproche, se rapproche toujours davantage, et bientôt à l'autre extrémité de la route apparaît un tarantass en tout semblable au nôtre. Il est sur le haut d'une colline et se détache nettement sur le ciel clair entre deux bordures de sapins ; on se prépare, on se place le plus commodément possible pour tâcher de reconnaître quels sont ces voyageurs. Qui sait ? ce sont peut-être des amis, des connaissances, et ce serait si bon de causer quelques instants ensemble, quand on ne sait si l'on se reverra. Mais l'espérance est presque toujours déçue et ce sont des visages étrangers que l'on aperçoit dans l'équipage qui nous croise. Puis les clochettes s'éloignent, s'éloignent encore, et l'on ne perçoit plus qu'un faible tintement qui finit par disparaître.

Quelquefois, sur le siège de la voiture que nous rencontrons, un gendarme est assis à côté du cocher, dans la voiture un autre gendarme accompagne le voyageur. On sait alors que ce dernier est un déporté politique favorisé, homme riche souvent; favorisé en ce sens qu'on l'a autorisé à faire ce trajet en poste au lieu de le faire en compagnie des autres déportés ; il le fait à ses frais et sa femme et ses enfants peuvent le suivre si bon leur semble. Quelle abnégation de la part de cette femme qui accompagne son mari jusque dans l'exil, qui se voue à une vie terrible, abrutissante pour des gens ayant l'habitude du monde et de ses jouissances, car, à ce que me disait l'un de ces condamnés, il leur est défendu de lire et toutes les lettres qu'ils reçoivent passent d'abord sous les yeux du gendarme préposé à leur garde, lequel leur remet s'il le juge bon. Il leur est également interdit de causer avec qui que ce soit en voyage, mais cette règle a bien quelques exceptions puisque le gendarme assistait à notre conversation.

L'impression produite par les convois de forçats ni se rendent à destination est, pour ainsi dire, plus brutale. Ils sont là cent cinquante à deux cents, les chaînes aux pieds, mais relevées pour la marche jusqu'à la ceinture, vêtus de l'uniforme gris, avec des plaques de drap de diverses couleurs et de formes diverses suivant la catégorie à laquelle ils appartiennent, car il y a plusieurs catégories : les uns vont dans les usines, les autres dans les prisons et parmi ces derniers les uns sont condamnés à vie, les autres à un temps plus ou moins long. Ils marchent à la débandade, silencieux parfois, d'autres fois chantant des choeurs, sous l'escorte de quelques soldats à l'arme chargée, et si quelqu'un de ces " misérables " tente de s'enfuir, s'il ne revient pas à la première sommation, une balle l'arrête net.

À ce propos, je raconterai un fait qui s'est passé il y a quelques mois. Cent cinquante forçats étaient réunis dans une de ces maisons d'arrêt où ils passent la nuit. Cent d'entre eux concertèrent un plan de fuite et le mirent à exécution. À la première sommation, soixante revinrent sur leurs pas; des quarante autres, quelques-uns tombèrent lors de la première décharge, d'autres revinrent ; un seul parvint à s'échapper, mais quelque temps plus tard, harassé de fatigue; mourant de faim, il fut repris par les cosaques et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Ce fait vous montre qu'il est difficile aux prisonniers de s'enfuir et que la vie est rude pour les milliers de vagabonds qui parcourent cet immense pays.

D'autres convois que l'on a souvent l'occasion de rencontrer sont d'un tout autre genre; ce sont les caravanes qui transportent d'Europe en Asie les produits manufacturés, et d'Asie en Europe les ballots de thé. Ces interminables files de cinquante, soixante, quelquefois de quatre-vingt charrettes à un cheval gênent beaucoup la circulation et creusent sur la route des ornières profondes qui ne sont pas faites pour faciliter le trajet, et si les chemins sont défectueux, c'est surtout aux caravanes qu'on le doit. Pour remédier à cet inconvénient, il faudrait réparer les routes chaque jour ; aussi je me suis toujours demandé pourquoi il n'en existait pas deux, une pour la poste et les voyageurs, l'autre pour les convois.

Cette idée, qui semble difficile à mettre à exécution ne l'est pas en réalité, ces deux chemins existant presque partout à l'état rudimentaire, et quiconque a voyagé en Sibérie a certainement remarqué que son cocher le conduisait souvent par des chemins autres que la route postale. Il suffirait de quelques raccordements pour que le réseau fût complet.

Pour en revenir aux caravanes on s'étonne au premier moment de voir que les chevaux suivent si docilement et de si près la voiture qui les précède; pour obtenir ce résultat les cochers emploient un moyen fort simple. Derrière chaque

charrette se trouve un sac rempli d'avoine; rempli n'est pas le mot, car il ne contient que quelques poignées d'avoine; le cheval qui suit veut toujours s'approcher de cet appât et tâcher d'en happer quelque chose, et dès qu'il y a un arrêt quelconque, on voit souvent ces bêtes enfoncer leur museau dans cette mangeoire. Je ne garantis pas que ce sac soit placé là expressément dans ce but, mais il m'a semblé qu'il en était ainsi.

Le soir, on aperçoit quelquefois de loin, sur le bord de la route, dans une place découverte, une grande lueur rouge que l'on prend d'abord pour un incendie ; lorsqu'on s'approche, on reconnaît que c'est un campement, le campement de nuit de ces cochers de caravane. Ils ont formé un cercle avec leurs chariots, ont laissé leurs chevaux brouter en paix, après leur avoir mis les entraves, et au centre de leur rempart de charrettes, ils ont allumé un grand bûcher autour duquel ils s'endorment, en se racontant des histoires de leurs villages, histoires riches en fantômes, en superstitions de toute sorte. Puis, quand le jour paraît, ils attellent leurs chevaux et se remettent en route pour la journée.

J'ai vu bien souvent ce spectacle, mais il y a une occasion dans laquelle j'ai été obligé de partager le feu de ces braves gens. J'ai toujours cette scène devant les yeux. C'était au milieu de la nuit ; il pleuvait et nous avons été forcés de nous arrêter sur un îlot au milieu d'une rivière formant limite entre deux cantons. Dans le canton que nous venions de traverser, les animaux étaient bien portants, mais dans celui dans lequel nous allions entrer régnait la peste sibérienne qui, après avoir causé de grands ravages parmi les boeufs et les vaches, avait atteint les chevaux, de telle sorte que ceux du district indemnes ne pouvaient passer sur l'autre rive. Aussi, après nous avoir conduits jusque sur le bac, le cocher avait-il dételé ses chevaux, et lorsque nous arrivâmes à l'îlot, notre tarantass fut remorqué à bras par des paysans se trouvant là tout exprès. Une baisse subite des eaux nécessitant quelques arrangements au bac qui devait nous transporter sur l'autre bord de la rivière, nous dûmes attendre quelques heures l'arrivée de nos chevaux.

Heureusement, une caravane se trouvait dans le même cas que nous et nous fûmes autorisés à prendre place autour du vaste bûcher que tous ces gens, tant commis que cochers, avaient allumé pour se réchauffer. La conversation n'était certes pas gaie; on ne parlait que de la peste, des conséquences qu'elle aurait, du danger qu'il y avait à traverser les pays qu'elle dévastait.

Deux heures plus tard les chevaux arrivaient, et nous repartions; mais ces quelques moments passés sur cette plage sablonneuse, au milieu de l'eau, sous la pluie par un fort vent, sont toujours restés dans mon souvenir.

J'ai parlé du bac; il mérite une mention spéciale. Il y en a de deux espèces: les simples, ceux qui se meuvent le long d'une corde traversant la rivière, et les grands, ceux qui sont établis sur des fleuves ou de grandes rivières. Ces derniers doivent être arrangés de telle façon qu'ils ne gênent pas la circulation des bateaux, tant à voiles qu'à vapeur, naviguant sur les eaux du fleuve ou de la rivière qu'il s'agit de traverser.

Au centre du courant, en amont, à une distance de trente à quarante mètres du point d'où nous partons, un bateau est ancré; à ce bateau est fixée une corde dont l'autre extrémité va s'attacher à la partie supérieure du bac. Quelques canots

soutiennent cette corde de son point de départ à son point d'arrivée, afin qu'elle ne se mouille pas dans les flots de la rivière.

Le bac, formé de deux très grands bateaux recouverts d'un plancher sur lequel une dizaine de charrettes peuvent prendre place, et entouré d'une barrière, est amarré à la rive; un grand gouvernail placé à l'arrière, sert à le diriger et à modérer sa vitesse.

Dès que tout est prêt, on démarre et le bâtiment, si cela peut s'appeler un bâtiment, chassé par le courant, mais retenu par la corde ancrée au milieu du fleuve, décrit un demi-cercle et aborde à l'autre rive, où il est aussitôt amarré. Les passeurs doivent être jour et nuit à la disposition du public.

Je tenais à vous décrire ce système très simple et très commode, et, maintenant que je l'ai fait, je reprends la description du voyage.

Dans les villages sibériens, construits tout en bois, les incendies sont fréquents et terribles; souvent un village entier devient la proie des flammes et le voyageur traverse alors un emplacement couvert de décombres fumants, de poutres noircies, et présentant l'image de la plus complète désolation. Mais cela ne reste pas longtemps ainsi : les habitants se mettent promptement à l'oeuvre, et de gaies maisons neuves s'élèvent bientôt sur l'emplacement des anciennes.

On éprouve le même sentiment de tristesse quand on parcourt des dix, quinze verstes de forêts calcinées, d'autant que ces incendies sont presque toujours dus à la négligence, quand ils n'ont pas été allumés par des paysans désireux d'étendre leurs champs et de se procurer des terres fraîches pour l'année suivante.

Bien différente est l'impression qu'on a à la fin de l'été quand on traverse les forêts vivantes; une douce fraîcheur succède à la terrible chaleur de la plaine; des baies de tout genre bordent le chemin; on n'a qu'à s'arrêter et en prendre tant que l'on veut ; les groseilles, les framboises et bien d'autres encore s'offrent à vous, vous n'avez que la peine de les cueillir. Ce n'est pas à dire que toujours le passage d'une forêt soit agréable, car souvent, la route étant marécageuse, on y a mis, pour la rendre moins dangereuse, une longue allée de troncs d'arbres non équarris, couchés les uns à côté des autres dans le sens transversal; aussi l'équipage danse là-dessus d'une façon qui interrompt le sommeil le plus profond.

Mais nous arriverons bientôt à la station et nous n'en sommes qu'à cinq ou six verstes, quand nous croisons une file de cinq voitures attelées chacune de trois chevaux ; c'est la poste qui transporte en Asie les nouvelles d'Europe; elle est loin d'aller aussi vite qu'on le pense en général; on se figure que courir la poste, c'est avoir la plus grande vitesse à laquelle on puisse atteindre ; pas du tout : la poste va tranquillement, et il n'est pas difficile de la dépasser.

Voilà qu'on nous ouvre la porte du village (chaque village est entouré d'une barrière); notre cocher fait claquer son fouet; les chevaux prennent leur allure la plus endiablée pour traverser l'unique rue, et nous arrivons fièrement devant la maison de poste, sur le seuil de laquelle le tenancier vient nous recevoir.

*

Et les loups? les ours? les brigands? demanderont peut-être quelques lecteurs. Eh bien! ces quadrupèdes et ces bipèdes dangereux ne font, à ce que je crois, que fort peu de mal; pour mon compte, je n'en ai rencontré que dans les récits des cochers et des maîtres de poste désireux de nous retenir à coucher, et je suis

persuadé que l'on voyage sur les routes sibériennes avec tout autant de sécurité que sur nos chemins de fer européens.

IV

Villages et villes ; Irkoutsk

Qui a vu un village sibérien les a tous vus : c'est partout et toujours, d'un bout à l'autre du pays, la même rue longue et large, bordée de maisons basses. Ces demeures n'ont pas besoin d'architecte, et comme tout paysan russe est doublé d'un charpentier, qu'il possède une bonne hache, il a vite fait de se construire une habitation commode pour lui et les siens. Il est très intéressant de voir avec quelle adresse ces hommes manient la hache; s'agit-il de couper une poutre, ils le font aussi bien, aussi franc que s'ils l'avaient sciée; ils l'aplanissent de telle sorte qu'on pourrait la croire rabotée.

Quand les arbres sont coupés, qu'ils sont dépouillés de leur écorce, divisés en poutres de diverses grandeurs et partagés en deux dans le sens longitudinal, les diverses pièces de la charpente ainsi obtenues sont disposées à terre à leur place respective; on pratique ensuite des entailles qui servent à les fixer les unes aux autres, et l'on ajuste les diverses pièces; ensuite on fait les portes et les fenêtres. Les interstices ou les fentes sont remplis d'étoupe et la maison est prête, après qu'elle a été divisée en chambres; il n'y manque qu'un poêle et des meubles.

Le poêle est construit en briques, blanchi à la chaux et sur l'un de ses côtés on établit une plateforme, destinée à servir de chambre à coucher aux enfants, qui sont toujours prêts à préférer ce coin à tout autre, malgré les nombreuses blattes qui y ont établi leur séjour.

Ces maisons ont quelquefois des fondements de pierres ou de briques; d'autres fois elles n'en ont pas.

Presque chaque habitation est entourée d'une cour close d'une haute palissade en planches, et sous un hangar sont relégués charrettes et traîneaux, tandis qu'à l'écurie un cheval et une vache se partagent la place et la nourriture.

Cependant il y a une maison plus belle que les autres, c'est la station postale; à la description que j'en ai déjà faite j'ajouterai que la cour est plus vaste qu'ailleurs, et que, devant le portail, se trouve un pilier de bois sur lequel est inscrit le nombre de verstes séparant la station de Moscou et de St-Pétersbourg, et, quelquefois, de la ville voisine. L'église, elle, est en général à l'extrémité du village ; dans les endroits pauvres et peu habités elle est en bois, dans les endroits riches elle est en briques, peinte en blanc et surmontée d'un clocher, flanquée parfois de clochetons à la toiture verte.

Çà et là, dans la grande et unique rue, quelques boutiques d'épicerie et autres, un ou deux cabarets, témoins de nombreux scandales dus à l'eau-de-vie, qui est la principale, sinon la seule boisson que l'on y débite.

À quelques verstes du village, vous apercevez de temps en temps un bâtiment construit comme les autres maisons, mais dont les poutres sont recouvertes de planches, et les fenêtres grillées; aux quatre coins se trouvent des guérites rayées en jaune et en noir. C'est la maison d'arrêt, le lieu de repos pour la nuit de ces troupes de forçats que nous avons rencontrés; c'est là que ces gens doivent dormir, se tenant les uns contre les autres pour ne pas geler, le froid régnant en maître dans cette demeure dont les fenêtres aux vitres brisées lui laissent libre

entrée; c'est là qu'ils s'entretiennent à voix basse de leurs plans d'évasion, de leurs crimes, se disant tous innocents ou ne s'accusant que de vétilles, parlant de leur vie future, de ce qu'ils ont entendu raconter sur les souffrances à endurer en prison, apprenant à se connaître les uns les autres, distinguer les bons des mauvais, les bons c'est-à-dire ceux qui ont du courage, de la volonté, de la hardiesse; les mauvais, ceux qui se courbent, soumis, sous le bâton du caporal.

Et la vue de ces " misérables ", hommes vivants privés de la vie du monde, séparés de leurs semblables, vous revient à la mémoire dans le cimetière, un peu plus loin, enclos solitaire, entouré de palissades, planté de quelques arbres et parsemé de simples croix de bois sans noms; mais ceux qui gardent le souvenir des proches ou des amis disparus reconnaissent bien, sans avoir besoin d'inscriptions pour cela, l'endroit où on les a ensevelis.

Ce n'est pas seulement dans le cimetière qu'il y a des croix. Combien de fois, perdant le cours de mon voyage, ai-je vu une croix plantée soit sur le bord du chemin soit au milieu d'un champ! Ne sachant que penser, j'interrogeai le postillon, et il me répondit que c'était un monument élevé au souvenir de quelque voyageur mort assassiné ou gelé en cet endroit. Alors, comme les paysans ne savent qui il est, ni d'où il vient, ni quelle est sa religion, ils l'ensevelissent à la place même et élèvent une croix sur sa tombe.

Et maintenant que je vous ai décrit l'aspect d'un village, j'ajoute pour compléter le tableau que, dans la journée, on rencontre plus de pourceaux, de vaches et de chiens que d'êtres humains.

Cela dit, voyons quelle est la façon de vivre des habitants, quel est leur intérieur, leur travail et leur conduite. Mais, lecteurs, ne vous effrayez pas; ce n'est pas une étude que je vais vous présenter; ce ne sera, autant que faire se peut, qu'un simple récit.

C'est un dimanche que nous traversons pour la première fois un village en Sibérie, et tous les habitants, les hommes, les femmes, les enfants, étaient assis sur un banc devant leur porte, à causer, peut-être de leurs récoltes, peut-être de choses moins sérieuses.

Les jeunes gens et les jeunes filles jouaient dans la rue, chantaient ou dansaient, ou même chantaient et dansaient, accompagnés des sons de la "balalaïka", sorte de guitare primitive à trois cordes. Tous étaient en habits de fête, et quand je parcourais un village un jour ouvrable, j'avais peine à reconnaître, sous les sales vêtements dont les paysans se couvraient, les mêmes hommes que j'avais vus le dimanche, vêtus de blouses rouges ou bleues, de pantalons noirs et de bottes bien propres. Ces gens sont, ce jour-là, d'une excessive propreté; je crois que pas un d'eux ne laisse passer le samedi sans aller prendre un bain, un de ces fameux bains de vapeur, dans la maison construite *ad hoc* et facilement reconnaissable à son drapeau rouge.

Mais parmi tous ces paysans causant entre eux, bien peu ont l'air d'être gais et si leur gaîté s'exprime par des chants, ces chants sont lents et tristes. Leur caractère est du reste assez peu facile à connaître; ce n'est qu'après les avoir vus souvent, avoir beaucoup causé avec eux que vous pouvez savoir ce que renferme leur cerveau; parlez-leur et vous serez surpris de la justesse de leurs idées et des raisonnements qu'ils font.

Ce que je pensais de ces *moujicks* n'était nullement en leur faveur ; j'ai été content de voir que je m'étais trompé et que je ne trouvais pas un être abruti par le servage, mais un individu intelligent, comprenant fort bien où se trouve son avantage, n'ayant qu'un défaut, un vice qui est cause de beaucoup d'autres, l'ivrognerie.

Lorsqu'ils sont dans leur état normal, ce sont les gens les plus serviables du monde. Souvent, lorsque la poste n'avait pas de chevaux à me donner, je m'arrêtais chez un paysan pour lui louer les siens. Tout ce qu'il pouvait nous offrir, quand nous lui demandions à dîner, il nous le donnait et la modicité des prix m'a toujours étonné. Puis, en causant avec lui, j'ai été généralement bien instruit des affaires du pays, j'entends au point de vue agricole et économique, car, au point de vue politique, ces gens-là sont très réservés (plutôt par ignorance que par prudence). Du reste parlez un peu du czar et vous verrez comme ils l'aiment; pour eux il est presque l'égal de Dieu, il est tout puissant et ils ont le sentiment qu'il les protège contre tous leurs ennemis. Ce n'est pas sa faute, certes, si depuis quinze ans, le prix de toutes choses a augmenté.

Je disais que le *moujick* ne s'occupe pas de politique, et je maintiens mon dire; cependant, si quelqu'un lui montre un point quelconque dans le grand monde des idées, il fixe son attention sur ce point et il est difficile de décrire les bouillonnements que la réflexion excite dans son imagination.

Depuis quelque temps, du reste, il semble que le peuple se relève de plus en plus. On a fondé des écoles un peu partout, et elles sont très fréquentées, aussi bien celles de l'État que celles dues à de généreux particuliers; il est à regretter que dans certaines localités les maîtres ne soient pas à la hauteur de leur tâche, mais ce n'est là qu'une exception.

L'agencement et l'ameublement de quelques écoles m'ont surpris par leur commodité et leur point extraordinaire d'avancement; ces établissements pourraient en remontrer, sur ce point, à beaucoup de nos collèges. Dans plusieurs villages, où une école n'existe pas, c'est le prêtre qui, moyennant une très faible rétribution, se charge d'instruire les enfants.

Il va de soi que les leçons ont peu de régularité en été. Au temps où les travaux des champs réclament tout le monde, car c'est là pour le paysan ce qu'il y a de plus important, la source de son existence, de son bien-être, sinon de sa richesse. En effet, il ne tient qu'à lui d'être heureux ; s'il savait mettre de côté le superflu des bonnes années, il n'aurait rien à craindre pour les mauvaises, pour les années de sécheresse. Malheureusement, ce n'est pas ce qui arrive, et l'on voit trop souvent de pauvres *moujicks*, obérés de dettes, tomber sous la dépendance d'un individu plus prudent qu'eux, d'un individu qui les presse et finit bientôt par acquérir la suprématie sur tout le village. Bien souvent, cet homme est un juif et c'est à cela, en partie du moins, qu'il faut attribuer la haine que le paysan russe a pour l'israélite.

Ce juif usurier, cauteleux, puis impératif, n'est pas son seul ennemi. Il en a encore bien d'autres. Il y a quelques années il fallait regarder comme tels divers fonctionnaires qui avaient plus d'impudence que de conscience et qui accablaient la contrée d'impôts plus ou moins ordonnés par l'autorité supérieure. Heureusement, sous ce rapport, la situation, sans être encore ce qu'on pourrait désirer, a l'air de s'améliorer de jour en jour. Le gouvernement a ouvert l'oeil et la surveillance est devenue plus sévère.

Il y aurait une étude intéressante à faire sur les réformes réalisées pendant ces dernières années; mais c'est un simple récit que je me suis proposé de faire;

aussi, laissant de côté ce sujet, je dirai quelques mots des villes sibériennes, de leur aspect, de leurs habitants et de leur vie. C'est surtout d'Irkoutsk que je vous parlerai parce que c'est là que j'ai fait un séjour assez long.

Parmi les voyageurs qui ont traversé la Sibérie, il en est qui ont trouvé telle ville jolie et coquette ; tandis que d'autres en emportaient une fort mauvaise opinion. Je sais bien qu'en fait de goûts, il peut y avoir des divergences, mais là n'est pas la raison de la diversité de ces appréciations. Le véritable motif, le voici: les uns avaient vu la ville en été, les autres en hiver; et j'ai pu constater qu'il fallait les voir en hiver pour les trouver jolies.

En été ces constructions en bois, aux toits noirs, gris ou blancs, selon leur degré de vétusté, rangées le long d'une rue boueuse couverte de paille ou de fumier, avec des trottoirs en planches mal jointes qui constituent de véritables casse-cous, ont un aspect misérable et presque sordide; mais en hiver, quand la neige est tombée, lorsque la gelée l'a durcie, la route est blanche comme les toits ; toute distinction de couleurs a disparu et l'on n'use pas des trottoirs: tout semble plus propre et plus gai que pendant la saison chaude.

Ce n'est pas à dire cependant que l'on ne trouve que des maisons en bois et des rues sales, non, dans les deux ou trois grandes villes de Sibérie, il y a aussi des habitations en briques, et, si l'extérieur n'a rien de remarquable, on est souvent émerveillé en visitant l'intérieur. La première fois que j'eus l'occasion d'aller visiter un russe riche, le fiacre me déposa devant une grande bâtisse en briques blanchies à la chaux, ressemblant beaucoup plus à une caserne qu'à la demeure d'un particulier. Ma première pensée fut que ce millionnaire devait être un avare. Mais, dès que j'eus dépassé le seuil, que je fus entré dans l' antichambre, puis dans le salon, et, de là, dans le cabinet de travail, je fus étonné, ébloui. Des meubles magnifiques, des tableaux de maîtres, des draperies splendides, des objets d'art en quantité et une profusion de fleurs et de plantes de tous les pays firent bientôt disparaître ma première impression et je me souvins du proverbe russe " On reçoit d'après l'habit, on congédie d'après l'esprit ".

Certes, il y a des appartements où tout est riche, mais de mauvais goût, où les tableaux sont remplacés par d'affreuses chromolithographies qui font tache dans les salons, mais ce n'est pas le cas de toutes les maisons, et je pourrais citer, à Irkoutsk même, telle maison remarquable par sa galerie de tableaux.

Comme je l'ai dit, l'impression générale que l'on rapporte en été de toutes ces villes est celle de la saleté. Les rues, en l'absence de pierres, sont en terre battue, les canaux font défaut ou sont mal construits, et par les jours de pluie, certains endroits sont impraticables aux piétons. La boue gêne la circulation, quelques rues deviennent de véritables cloaques, et il n'y a rien d'étonnant à constater la fréquence des épidémies.

En outre, lorsque les chars de foin arrivent le matin de la campagne au marché, il en tombe toujours à terre une partie qui ne s'enlève pas et qui se transforme en fumier. Je me suis laissé dire que lors du grand incendie qui dévasta Irkoutsk en 1870, une maison ne put être secourue par les pompiers, parce que la rue elle-même brûlait ; cela suffit à donner une idée de l'entretien des rues de la ville. C'est, du reste, à la suite de ce grand incendie qu'il est défendu de construire des maisons de bois sur la grande rue.

Cet état de choses surprend d'autant plus le visiteur que, de loin, lorsqu'on aperçoit ces villes, comme Atchinsk, sur une falaise dominant une vaste plaine ou comme Krasnoïarsk, du haut d'un cercle de collines ou de montagnes qui les

entoure, elles vous paraissent propres, jolies, élégantes. La désillusion est navrante, sauf pour Krasnoïarsk, qui m'a paru plus propre que les autres villes.

Ce qui compense heureusement ce défaut, c'est la profusion de fleurs qu'il y a partout; aux fenêtres et dans les appartements. Il semble que, ne pouvant en jouir longtemps dans les champs et les prairies, les habitants de ce pays tiennent à les conserver chez eux. Il n'est habitation de pauvre apparence qui n'ait un ou deux vases de géraniums ou de lys à ses fenêtres. Mais quand en se promenant, on arrive au jardin qui devrait renfermer des arbres séculaires et magnifiques, puisque toute la contrée n'était auparavant qu'une vaste forêt, on ne trouve rien de beau. Il semble qu'il eût été facile de conserver une partie du bois. Peut-être ce dédain provient-il de la grande profusion d'arbres dans les environs, comme l'amour des fleurs provient de leur rareté. Quant à la disposition des jardins, aux chemins et aux parterres de fleurs, c'est à Krasnoïarsk seulement que j'ai rencontré quelque ressemblance avec nos promenades publiques.

Un jour, à Irkoutsk, j'étais au jardin public, à écouter la musique militaire, lorsque le bruit se répandit qu'un incendie venait d'éclater. Curieux de voir la manière de s'y prendre des pompiers du pays, je partis à la hâte et arrivai sur le lieu du sinistre en même temps que plusieurs pompes qui accouraient au galop de leurs trois chevaux. La manoeuvre était exécutée d'une façon insuffisante; on voyait cependant que ce qui faisait défaut, c'était uniquement l'exercice.

D'ailleurs tout est fort bien organisé; les chevaux sont toujours prêts à être attelés, les pompiers prêts à partir, et dès qu'ils sont en route, malheur à qui se trouve sur leur passage; ils ne font attention à personne; les clochettes fixées à la *douga* avertissent tous les passants et les équipages de prendre garde. Dès qu'il y a un incendie, le veilleur qui, jour et nuit, est de garde au haut d'une tour située à côté du hangar des pompes, sonne la cloche; les habitants de la ville sont avertis du quartier dans lequel le sinistre s'est déclaré, de jour par des boules, de nuit par des lanternes de diverses couleurs suspendues à des intervalles plus ou moins grands au haut de la tour.

Comme il n'y a pas de machine hydraulique pour distribuer l'eau dans la ville, on a recours, en cas d'incendie, à des puits placés dans les différents quartiers; ces puits sont placés au-dessus de sources et servent en même temps de réservoirs. Quant à l'eau nécessaire aux habitants pour leur consommation journalière, ils vont la chercher à la rivière ou l'achètent à un homme qui en fait commerce et qui se promène dans les rues avec son cheval et son tonneau.

Les puits dont je parlais plus haut sont parfois placés près d'une vaste place occupée par un marché; il y a plusieurs marchés et chacun est affecté plus spécialement à certaines marchandises. Le foin et le bois se vendent sur une place, le pain et les chiffons sur une autre, les légumes et le gibier sur une troisième. Mais partout on rencontre les mêmes vendeurs de boutons, de gaufres, de vieux habits, de thé chaud, et ce ne sont pas eux qui font les moins brillantes affaires. Au marché aux légumes une place est réservée aux Chinois qui vendent des fruits gelés, des marrons, des pâtes de rose ou autre chose; les fruits frais, pommes, poires, oranges, raisins viennent de Russie et se vendent dans des boutiques en sous-sol des principales rues de la ville, chez des Tatares qui ont fait de ce commerce leur spécialité.

Sauf ceux qui sont situés sur la Grande Rue, les magasins sont, en général, de chétive apparence. Il en est cependant de fort bien agencés. Comme dans les villes européennes, les uns sont consacrés à un genre déterminé de marchandises, aux nouveautés, à l'horlogerie, à la librairie, à la confiserie, aux vins; mais il y a aussi de véritables bazars où l'on trouve tout ce que l'on veut: sucre, thé, café, tabac, bonbons, vins, papiers, jouets, etc.

En fait d'industrie, les seules qui réussissent sont les fabriques de cigarettes et d'eau-de-vie; tout autour de la ville il y a encore des briqueteries qui occupent un grand nombre d'ouvriers et à 25 kilomètres se trouvent des salines comptant parmi leurs employés beaucoup de forçats.

*

Irkoutsk étant la résidence du gouverneur-général et considérée comme la capitale, sinon de toute la Sibérie, du moins de la Sibérie orientale, est, comme telle, une ville très gaie. Les habitants, tant Russes que Sibériens, Tartares, Mongols, Chinois, Bouriates, Polonais et autres, s'arrangent de façon à ne pas s'ennuyer et les nombreux cercles ou sociétés qui existent sont tout aussi fréquentés que les cabarets populaires, les traiteurs et les restaurants des hôtels. Les époques les plus animées sont Noël, le Carnaval et Pâques; le Nouvel-An passe presque inaperçu; les bals, les soirées, les concerts et le théâtre en hiver, les concerts et les fêtes de bienfaisance au jardin en été attirent toujours un public nombreux; dans cette ville, où le thermomètre descend quelquefois à -37° Réaumur et souvent à -30° , les habitants affrontent cette température pour aller danser ou jouer aux cartes, car le jeu y est très répandu dans les hautes comme dans les basses classes.

Si les distractions ne manquent pas à Irkoutsk, l'instruction n'en est pas moins répandue; elle est donnée dans un grand nombre d'établissements tant publics que privés.

Il y a des gymnases de l'État, des écoles de la ville et nombre d'écoles fondées et entretenues par de riches particuliers. Il faut rendre cette justice aux Sibériens qu'ils font beaucoup pour répandre l'instruction; peut-être ne font-ils pas cela dans un but complètement désintéressé; je me suis laissé dire que les titres et les croix étaient un appât bien fort; je crois cependant que, s'il y en a quelques-uns que cela peut stimuler, il y en est d'autres que le patriotisme seul pousse à créer des établissements scolaires. Quelques-uns ne se contentent pas de bâtir et de doter des écoles, ils fondent des églises, et cela leur vaut une grande considération.

Mais malgré la foule qui se presse aux jours de fête dans la cathédrale et dans les autres églises, il m'a paru que le zèle religieux était pour bien peu de chose dans cet empressement; les fonctionnaires vont au service orthodoxe comme au service de l'Etat, par ordre; ils ont reçu la veille un billet de faire-part indiquant même la tenue à avoir. Les seuls fidèles vraiment fervents sont des paysans et quelques bourgeois. On peut y ajouter quelques rares personnages haut placés. Le service en lui-même est beau et imposant, mais le va-et-vient continuel, le tintement des pièces de cuivre et d'argent, les cris des petits enfants, tout ce bruit nuit à la cérémonie et j'ai toujours été étonné qu'on ne le fit pas cesser.

*

Je ne veux pas quitter Irkoutsk sans vous avoir donné mon impression première, souvent la plus juste en voyage. En arrivant dans cette capitale, après avoir traversé la moitié de la Sibérie, on se croirait transporté dans une ville européenne. De loin, à quatre ou cinq verstes de la cité, lorsque, parvenu au couvent de l'Ascension, on aperçoit la ville à l'extrémité de la route de Moscou, on éprouve un sentiment de bien-être. L'étendue de terrain qu'elle occupe dispose déjà en sa faveur, et plus tard, quand on parcourt ses rues larges, bordées de maisons souvent belles et que l'on voit la foule, des promeneurs, foule qui paraît d'autant plus grande que, depuis longtemps, on est habitué à ne rencontrer presque personne, on reconnaît que l'on est dans une ville pleine de vie et d'activité.

Les quais bordant l'Angara sont malheureusement mal entretenus, sauf devant le palais du gouverneur général et devant le musée; ce dernier édifice est une jolie construction récente, contenant des collections géographiques et une bibliothèque, géographique également. Ces collections et cette bibliothèque ont été bien diminuées lors de l'incendie qui a laissé de si tristes traces dans quelques quartiers et de si pénibles souvenirs parmi les habitants. Entre le palais du gouverneur-général et l'arc de triomphe de Moscou, sur le quai, se trouve la fonderie d'or où l'on envoie, de tous les points de la Sibérie orientale, de l'océan jusqu'à Krasnoïarsk, le produit des célèbres mines d'or, c'est-à-dire plus de vingt mille kilos par année (environ soixante-sept millions de francs).

Au mois de décembre a lieu la foire, qui n'est pas, comme pour Nijni, l'occasion de fêtes et de réjouissances; les personnes auxquelles cela donne le plus à faire sont les douaniers, car tout se passe à la douane; le commerce le plus important est celui du thé qui, par Maïmatchin et Kiakhta, arrive à Irkoutsk, d'où il se répand dans toute la Russie.

C'est alors que les hôtels ont fort à travailler, et cependant il n'y a que deux ans que s'est ouvert l'hôtel de Moscou, le seul de la ville qui offre quelque confort. Dans les autres villes, à Tomsk ou à Krasnoïarsk, on trouve dans les auberges des chambres sans serrure, des lits sans draps; pour se laver on est obligé d'aller au fond d'un corridor et d'ouvrir une armoire; on se trouve alors en présence d'une cuvette de cuivre, surmontée d'un petit réservoir contenant une eau trouble, le plus souvent. C'est le lavabo sibérien. J'ajoute cependant que, cette année, lors de mon retour, j'ai trouvé les hôtels presque confortables; ils avaient fait beaucoup de progrès en trois ans, surtout au point de vue culinaire, ce qui n'est pas à dédaigner dans un pays si riche en gibier et où la chasse est libre.

Il ne me reste que quelques mots à dire au sujet de la population: elle m'a paru d'un naturel tranquille, bien qu'il existe une certaine rivalité entre Russes d'Europe et Sibériens. Les étrangers sont bien accueillis, et quand ils partent, ils n'en peuvent emporter que des sentiments de reconnaissance; on regrette presque de quitter une ville où l'on est toujours sûr d'être obligé quand on demande un service que tout le monde vous rend sans difficulté aucune.

Il y a cependant une ombre au tableau: la vie est, en général, trop matérielle, les ressources manquent pour compléter son instruction et même pour ne pas oublier ce que l'on a appris. C'est le seul reproche important que j'aie à adresser à ce pays, si agréable sous tous les autres rapports.

Un peu moins de dîners et de soirées dansantes, un peu plus de sociétés scientifiques, mais surtout de sociétés littéraires, et l'on pourrait presque se croire dans un grand centre européen.

J'aurais encore beaucoup à dire d'Irkoutsk, surtout de ses établissements et de ses sociétés. Mais on pourrait me reprocher de faire un cours de géographie plus qu'un récit de voyage, et je m'arrête. Du reste, je prépare une étude spéciale sur Irkoutsk et j'espère pouvoir bientôt la livrer au public.

V

Neige et glace. Les saisons.

La plaine est blanche, les villes et les villages sont blancs; de tous côtés, aussi loin que la vue peut s'étendre, n'apparaissent que des teintes blanches; seule, sur les pentes de la montagne, une forêt de sapins, fait une tache sombre sur l'uniformité de ce fond. Le thermomètre marque - 37° Réaumur ; c'est " une gelée qui grince ", comme disent les Sibériens, une de ces gelées si fortes que le moindre bruit prend les proportions d'un tonnerre, et nous sommes en route pour aller, à 20 kilomètres de la ville, chercher un sapin qui servira aux enfants d'arbre de Noël. Il est deux heures du matin.

Prévoyant que nous aurions de la peine à trouver ce que nous cherchons, que nos chevaux auraient au retour une lourde charge à traîner, nous étions partis de fort bonne heure, la nuit étant, comme presque toujours, d'une pureté remarquable. Du reste, couverts de pelisses qui nous cachaient entièrement, coiffés de bonnets de fourrure et chaussés de bottes de feutre, nous n'avions absolument rien à craindre du froid et nous nous étions plus ou moins assoupis dans le traîneau, nous en remettant au flair et à l'intelligence de nos chevaux pour trouver le bon chemin. Peu à peu le ciel s'éclaircit, une clarté jaunâtre parut à l'Orient, se changea bientôt en une lueur rose, puis rouge et le soleil se montra éclatant teignant la neige d'une couleur pourpre qui rendait le paysage encore plus beau; jamais, en aucun pays, je n'avais vu un lever de soleil si imposant et si magnifique.

Nos chevaux allaient au petit trot, les traîneaux glissaient tranquillement sur la neige durcie et nous nous étions complètement réveillés, admirant le tableau que nous avions devant les yeux. Tout à coup, dans le lointain, un léger bruit attira notre attention; on aurait cru entendre une sonnerie; mais quelle église pouvait déjà appeler les fidèles à la prière ? Plus nous avançons, plus le bruit devenait distinct; enfin nous pûmes distinguer que ce joyeux carillon provenait des clochettes d'un attelage, et presque aussitôt apparut, à un coude du chemin, un traîneau fermé, une de ces caisses de coupé sur patins appelées *vasoks* dans le pays. Ce véhicule était attelé de trois chevaux de poste; il venait à notre rencontre au grand galop; des claquements de fouet, le bruit du frottement des patins sur la neige, un tourbillon blanc, et le traîneau avait déjà passé, et le gai carillon se perdait dans le lointain.

Plus loin, il nous sembla que nous avions eu trop de confiance en nos bêtes; nous avions perdu notre chemin, plus de deux pieds de neige couvraient le sol et ce n'était qu'avec de grands efforts que nos chevaux avançaient; un paysan nous remit dans la bonne route et nous pûmes atteindre le but du voyage, couper quelques sapins et revenir à la maison sans autre incident.

Nous étions en plein hiver, un de ces magnifiques hivers sibériens, frais mais secs, au ciel toujours bleu; il semble que ce soit là la véritable saison du pays; alors tout est beau, on se sent joyeux malgré l'épaisse couche de neige, des promenades s'organisent chaque jour; on ne regrette nullement l'été, bien au contraire, et cependant on en profite, de l'été; il est si court qu'il est bien vite passé. Mais, chose

à remarquer, parmi les plaisirs que procure l'hiver, il en est un qui est fort rare : dans un pays où la glace ne manque certes pas, les patineurs sont très peu nombreux. Aussi bien ne doit-on pas s'imaginer que, s'il y a beaucoup de glace, il s'ensuive nécessairement que toutes les rivières forment une surface unie comme un miroir. Loin de là; il en est, l'Angara par exemple, où l'on n'a souvent devant soi qu'une agglomération de glaçons de toutes formes, qui rendent le patinage difficile. Or c'est au moment de la prise, comme au moment de la débâcle, que les communications sont le moins faciles. Pendant deux ou trois jours il est impossible de passer d'une rive à l'autre, pas plus en bateau qu'autrement; l'essayer serait une témérité, et bien souvent c'est ce qui cause les grands retards de la poste.

Cependant, ces dernières années, les amateurs de patinage sont devenus plus nombreux; jeunes gens et jeunes filles s'en donnent à coeur joie, sans, pour cela, perdre l'excellente habitude des glissades. Dans ce but on organise quantité de promenades: dans un grand traîneau attelé de trois, quatre ou cinq chevaux et pouvant contenir six personnes, on se rend à un village voisin de la ville. On choisit généralement un endroit élevé au-dessus du fleuve, là se trouve presque toujours une pente sur laquelle on verse de l'eau, formant ainsi une véritable montagne de glace. On vient là, en enfants, uniquement pour le plaisir de se "luger" sur cette pente, quelquefois longue et roide, au bas de laquelle le fleuve (ou un bras du fleuve, car les bras sont toujours plus unis) s'étend en droite ligne sur un long espace et c'est une grande joie de se sentir glisser ainsi avec rapidité. Il est vrai que le plaisir est moins grand quand il s'agit de remonter, mais on ne peut pas tout avoir et partout il y a quelque petit désagrément.

*

J'espère que maintenant vous ne me reprocherez plus, comme vous avez pu le faire auparavant, de vous parler de la Sibérie et de ne pas vous parler de l'hiver. La saison froide est longue, il est vrai, et les Sibériens ont une singulière façon de vous le dire; quand on reproche à leur contrée le peu de durée de l'été, ils vous répondent invariablement : " Vous avez raison, l'hiver dure neuf mois, mais ensuite, pendant trois mois, nous avons continuellement et continuellement l'été. " D'ailleurs ils ont raison d'aimer leur pays; le climat est excellent; le froid est vif, mais, comme je l'ai déjà dit, il est sec et le vent est rare en hiver.

L'été, par contre, est très chaud, et si la différence entre les deux maxima d'été et d'hiver atteint 60°, on n'a pas à s'en plaindre, vu la régularité relative de la température; je dis relative, parce que, les journées étant chaudes dans la belle saison, les nuits sont froides : dès que le soleil s'est caché, la chaleur disparaît pour faire place à une température très fraîche; il y a fort peu de nuits chaudes.

La chose la plus curieuse que j'aie remarquée est le passage brusque, sans transition pour ainsi dire, de l'hiver au printemps ou plutôt à l'été, car, en réalité, il n'y a que deux saisons. On est tout étonné, un matin, en se réveillant, de voir des feuilles aux arbres. Tout cela a crû presque en une nuit et si quelqu'un voulait voir pousser, sinon l'herbe du moins les plantes, je lui conseillerais d'aller en Sibérie; il y pourrait faire ses observations.

La flore est très riche; il y a nombre de fleurs et parmi elles beaucoup ne possèdent pas encore de noms scientifiques; j'ai toujours regretté de ne pas connaître la botanique pendant mon séjour en ce pays, car, si la flore est riche, la végétation générale l'est tout autant; en certains endroits elle est luxuriante. D'immenses forêts couvrent une grande partie du sol et la *taïga* si fameuse n'est

qu'une espèce de forêt vierge, avec ses jeunes arbustes et ses vieux géants couchés sur la terre, morts de vieillesse ou frappés de la foudre.

Malheureusement les incendies sont fréquents, les habitants du pays gâtent les arbres, les tuent ou en prennent l'écorce pour faire des boîtes ou des vases à lait et c'est ainsi que se gaspillent les immenses richesses de la terre sibérienne

Mais en ceci comme en toute autre chose, on compte là-bas que, dans un avenir plus ou moins éloigné, tout ira mieux, que l'État fera soigner ses richesses connues, qu'il en découvrira de nouvelles et l'opinion générale est que ce pays est " le pays de l'avenir ", mot bien vague et bien banal, direz-vous; il y a bien des pays qui sont honorés de ce titre, mais peu sont susceptibles d'être colonisés et gouvernés comme l'est celui-ci. C'est mon humble opinion et j'espère que ces courtes études ou descriptions vous la feront partager.

VI

Vagabonds, émigrants, forçats, pèlerins et mendiants.

Nous avons vu les habitants des villes et ceux des villages; nous avons vu que, parmi eux, il y avait une foule de types divers. Or, tous ces gens ne sont pas venus dans ce pays de leur propre volonté; on peut les diviser en trois classes: les indigènes, les émigrants ou mieux les immigrants, et les déportés auxquels je rattache les descendants de déportés, de ceux qui avaient été envoyés par un gouvernement désireux de peupler d'une façon ou d'une autre le pays qu'un chef de brigands avait conquis au XVI^e siècle et dont il avait fait hommage au czar. Ce don lui valut sa grâce.

Tout le monde sait que la Sibérie est le déversoir du trop plein de la Russie; mais pendant de longues années, il n'y eut pas de colons libres; le gouvernement n'admettait, comme colons, que ceux qu'il voulait bien lui envoyer. Aussi les forçats y constituent-ils une bonne part de la population; les uns sont cantonnés dans des prisons où on les fait travailler, d'où on les envoie balayer la neige ou réparer les routes; d'autres sont employés dans les usines et les fabriques; beaucoup travaillent aux salines situées près d'Irkoutsk. D'autres encore sont exilés dans les villages où ils doivent cultiver un lopin de terre ou couper du bois; ce sont en général des déportés politiques qui sont condamnés à ce genre d'existence; dans le nombre il y a cependant aussi des criminels ou de simples voleurs; ils sont sous la surveillance continuelle de la police et mal vus des paysans qui les accusent toujours de les voler; aussi leur existence est-elle très pénible.

Il y a encore, ou du moins il y avait les paysans que le gouvernement envoyait sans qu'ils eussent commis de crimes. Souvent on transportait ainsi la moitié d'un village par ordre et, naturellement, comme partout et toujours, ces gens qui auraient peut-être émigré de bon cœur et librement, n'avaient quitté qu'avec répugnance les terres auxquelles on les arrachait par la force.

Il y a enfin les fugitifs de toute espèce qui vont en Sibérie pour échapper à la justice de la Russie, tandis que les colons forcés ou les déportés font tout leur possible pour revenir dans la patrie. Je vous ai déjà dit quelques mots des émigrants libres que nous avons rencontrés sur les bateaux; c'est seulement après 1861, après l'émancipation des serfs par Alexandre II (que les paysans nomment toujours " le tzar libérateur ") qu'il fut possible aux habitants des villages trop peuplés de partir

pour chercher en Sibérie la place qui leur manquait chez eux. Encore ont-ils certaines formalités à remplir, des indemnités à payer à leur commune, qui entravent singulièrement leur départ.

Quelquefois un village entier se décide à quitter la patrie; alors 300 à 350 personnes vendent tout ce qu'elles possèdent, ne conservant que le strict nécessaire pour la route, puis tous s'embarquent sur les bateaux, et, arrivés à Tomsk, partent de là pour aller un peu partout à la recherche d'un emplacement favorable; ils ne connaissent rien, n'ont pu obtenir aucun renseignement et vont à l'aventure sans savoir ce qui les attend dans l'avenir.

Et cependant combien d'entre eux n'arrivent pas? Les maladies, le manque de nourriture en font mourir un grand nombre et lorsque c'est un père de famille qui disparaît, les survivants sont bien malheureux; leurs compagnons tout aussi éprouvés qu'eux ne peuvent les aider; ils sont réduits à aller mendier leur pain, de porte en porte, ne trouvant que le malheur où ils espéraient rencontrer l'aisance et la tranquillité. Pendant longtemps on ne s'occupa pas de ces gens; depuis deux ans, je crois, il s'est formé à Tomsk, puis à Tioumène, des bureaux de renseignements et de secours auxquels les émigrants peuvent s'adresser; je suis heureux de constater que cette institution prend de jour en jour plus d'extension, que l'on s'en occupe beaucoup et que l'on va fonder des bureaux semblables dans quelques villes de la Russie d'Europe.

Il sera alors plus facile à ces pauvres gens de connaître les bonnes places, et certes il y en a encore beaucoup en Sibérie, où la terre est grasse et féconde; il leur sera plus facile de savoir quels sont les endroits déjà trop peuplés et ceux qui ne le sont pas, bien que le relevé de tous les villages ne soit pas encore établi d'une façon définitive.

Si ces immigrants deviennent de bons paysans, s'ils n'inquiètent pas les aborigènes, il n'en est pas de même d'autres individus, des vagabonds, qui sont fort nombreux. Ils se recrutent parmi les condamnés évadés, parmi ces colons forcés, mécontents de leur sort.

La *taïga* leur offre un sûr refuge pendant l'été, mais en hiver, quand le froid arrive, beaucoup vont se livrer aux autorités, rentrent dans les prisons, espérant bien avoir aux premiers beaux jours, un moyen de reprendre la clef des champs. Bien souvent on trouve l'un d'eux mort de faim dans la forêt, ou bien, à la suite de plusieurs vols, ils tombent entre les mains des paysans; alors ils n'ont aucune pitié à attendre; prompt justice en est faite: de tous ses ennemis, ce sont eux que le *moujick* déteste le plus.

Quant aux forçats, il ne faut pas croire que leur existence soit si terrible qu'on le dit généralement. Je ne veux pas faire l'apologie du système pénitentiaire russe, mais je pense qu'il est bon d'éclairer l'opinion que l'on a du knout et des verges. Les punitions corporelles ne sont plus si fréquentes ni si rudes; on est plus humain, et ceux qui parlent de mille coups de bâton ou de quatre mille coups de baguette feront bien de penser qu'ils sont en retard de quelque quarante ans et qu'il ne faut plus juger des prisons russes d'après ce qu'en dit Dostoïevski. Tout cela était vrai en 1850; mais depuis lors, tout a été amélioré : on ne meurt plus sous les verges, comme cela arrivait du temps du célèbre romancier; les peines sont adoucies, on a introduit le travail, on a constitué des ateliers de menuisiers, de charpentiers, de

cordonniers, de tailleurs et autres. L'argent que les forçats gagnent en exerçant leur métier est divisé en trois parts: un tiers leur est remis tout de suite, un tiers entre dans la trésorerie de l'État et le dernier tiers est versé dans une caisse spéciale, destinée à être remise au prisonnier quand il aura fini son temps et qu'il sera libre.

On peut dire, d'une manière générale, que les améliorations sont nombreuses et les prisons mieux construites, moins malpropres, plus aérées qu'elles ne l'étaient auparavant. Je ne parle pas ici des prisons d'arrêt, où les forçats de passage passent la nuit ou se reposent avant de continuer leur route; celles-ci ont gardé l'ancien caractère et sont si délabrées qu'un forçat évadé, mais repris, pouvait dire à ses juges: " Messieurs, à ma place vous en auriez fait autant que moi; je n'avais qu'à soulever une planche avec la main pour sortir! "

Quelques prisonniers, ai-je dit, réussissent à s'évader. Que deviennent-ils donc? Ils font partie de cette troupe de malheureux, de vagabonds dont j'ai parlé plus haut. Quelques-uns arrivent en Europe et se gardent bien de rester en Russie; ce sont, en général, des déportés politiques; les autres restent en Sibérie.

*

Les pèlerins et les mendiants sont nombreux et les seconds usurpent souvent le titre des premiers pour se faire donner de plus larges aumônes. En voyage, on rencontre parfois sur la grande route des troupes de dix, quinze personnes des deux sexes, le bâton à la main, la besace au côté; ce sont de pauvres gens qui ont fait voeu d'aller à Kiew adorer les saints, se prosterner devant eux, ou à Jérusalem, visiter le tombeau du Seigneur; quelquefois ce sont des malheureux sans gîte et sans pain, infirmes, qui vont au fameux couvent de Lavra, à Kiew, où ils trouvent un asile, les moines étant charitables et vivant pauvrement, dépensant tous leurs gains pour le soulagement des misérables.

Le peuple russe, le vrai peuple, celui des paysans, est religieux, mais ne comprend guère la religion sans la superstition. Les prêtres qu'il a sont souvent des ivrognes, des hommes cupides "aux yeux avides", disent-ils; on n'a pour eux que le respect dû à leurs habits; ce n'est pas le prêtre qu'on respecte, c'est la religion qu'il sert. C'est cet amour de la religion, des saints et de Dieu qui en pousse beaucoup à entreprendre des pèlerinages; à en juger par les prières qu'ils adressent au ciel, les paysans adorent plutôt les saints que Dieu, et le proverbe russe dit que ceux-là sont plus près de nous que le Créateur. Or, des saints, on en trouve un peu partout, mais surtout à Kiew, dans les catacombes; aussi, de tous les points de la Russie se dirige-t-on vers cette ville pour y faire ses dévotions.

Ceux qui entreprennent ce voyage sont sûrs de ne manquer de rien, si pauvres soient-ils; ils trouveront toujours des âmes charitables qui leur donneront asile et nourriture; au besoin, ils se chargent des voeux de plusieurs familles qui leur donnent un paiement pour cela.

Tout autres sont les mendiants; ils sont pressants, hardis même, ne vous quittant pas avant d'avoir reçu une obole; ils s'installent partout, dans les rues, au marché, à la porte des églises, viennent sonner chez vous et sont si nombreux que vous seriez bientôt ruinés si vous vouliez secourir tous ceux qui se jettent à vos genoux. Il y en a qui font ce métier depuis leur enfance; l'un d'eux me disait ne pas se rappeler avoir exercé une autre profession.

On a organisé une société de bienfaisance; on leur a fait des distributions d'argent, des distributions de billets pour des repas gratuits, on leur a cherché du

travail, mais nombre d'entre eux ne veulent pas travailler, et tel mendiant ou telle mendicante à qui vous venez de donner quelques kopeks est trouvé peu après ivre mort dans la rue; dès qu'ils ont de l'argent, ces gens vont le dépenser au cabaret. Aussi la distribution des secours ne se fait-elle qu'avec de grandes difficultés; on a créé des asiles pour les vieillards, pour les vieille femmes, quelques-uns restent, d'autres sont incapables de vivre en bonne intelligence avec leurs semblables; ils se querellent continuellement, s'échappent et reprennent leur vie errante à travers les cabarets.

La cause de cette immense quantité de mendiants est certainement la fainéantise et la fainéantise générale provient peut-être du fait que je vais rapporter. Il n'y a pas longtemps, cinq ou six ans au plus, les riches Sibériens faisaient faire, sur la place publique, d'importantes distributions de roubles et d'eau-de-vie à tous ceux qui venaient se présenter. Cet usage s'était répandu et perpétué, et beaucoup de gens trouvaient ces moyens d'existence trop commodes pour ne pas en profiter.

Peut-être, à la longue, cette misère, due en grande partie à l'eau-de-vie, disparaîtra-t-elle; c'est possible, mais il n'en est pas moins vrai que l'abus de cette boisson est le plus terrible fléau de la Sibérie; aussi bien ces gens sentent-ils le besoin de se réchauffer en buvant quelques verres d'eau de feu par les terribles gelées de l'hiver. La statistique prouve que, dans les villes, la plupart des vols sont commis par des ivrognes; quand vous avez été dévalisés pendant la nuit dans une rue, vous pouvez être sûrs que les objets volés se trouvent chez un cabaretier qui a donné quelques petits verres en échange.

Que cette dernière phrase ne vous inquiète pas; il n'y a pas plus d'attaques nocturnes à Irkoutsk que dans toute ville européenne ayant la même vie que la capitale de la Sibérie. Les vols dans les maisons sont peut-être plus nombreux, on en est quitte pour s'enfermer avec soin; mieux vaut se prémunir et ne pas trop compter sur la police, dont le service laisse beaucoup à désirer.

VII

L'Angara, le Baïkal. Conclusion.

Irkoutsk est entouré de trois côtés par deux rivières; l'une d'elles, la plus petite, qui s'appelle l'Ouchakofka, se déverse dans la plus grande, l'Angara, vrai fleuve qui sort du Baïkal pour se jeter après de nombreux détours, dans l'énisséi; ses eaux sont d'un beau bleu, mais excessivement froides; toutefois, à cause de la rapidité de son cours, il ne gèle qu'après plusieurs nuits d'un froid de -35° . En été, une promenade sur ses bords est charmante; les collines au pied desquelles il coule sont couvertes de fleurs, de bois de sapins ou de bouleaux qui font autant de taches noires ou vertes sur la couleur grisâtre des rochers sur lesquels ils croissent. Çà et là, sur la Rive, quelques rares villages, ou des habitations isolées, des cabanes de pêcheurs, des refuges pour les ouvriers des carrières; au milieu du cours, quelques îles, celle des Cosaques, celle de l'Archevêque entre autres, presque recouvertes par les eaux au moment de la crue.

Les quais de la ville gagneraient à être mieux entretenus; ils sont bordés de maisons dont quelques-unes sont réellement jolie; malheureusement, à l'époque des hautes eaux, les parties basses des quais et les rues avoisinantes sont parfois inondées; certaines maisons deviennent alors inhabitables. Pour traverser l'Angara, on a recours à deux bacs; l'un d'eux conduit à la route de Moscou, l'autre au petit

village de Glasgow et à la montagne Kaïa qui n'est qu'une colline (une rivière du même nom coule au pied) d'où l'on jouit d'une vue superbe. Au premier plan, au delà du fleuve, la ville avec ses innombrables églises, ses maisons blanches, rouges ou grises, plus loin des collines et plus loin encore la cime élevée des monts transbaïkaliens aux sommets couverts d'une neige éternelle. C'est cette colline Kaïa qui est la promenade favorite des habitants de la ville le dimanche; les piétons, les cavaliers et les amazones, les équipages se pressent sur la route; derrière les buissons, sur une place découverte, on déballe les provisions, le samovar, on mange et l'on boit, ce qui m'a paru être toujours la chose essentielle dans toutes les promenades que l'on organise.

L'autre bac, celui de Moscou, est moins fréquenté; outre les paysans qui viennent vendre leurs denrées au marché, et les voyageurs qui arrivent ou partent, les seules personnes qui l'utilisent sont celles qui vont au monastère de l'Ascension, à quatre verstes de la ville, prier ou baiser la main de Saint-Innocent, main enveloppée d'un linge, car le saint est mort depuis longtemps et repose dans un cercueil d'or massif; il est si renommé que son portrait est une des images saintes les plus répandues dans la ville, comme dans le pays environnant.

Ce bac de Moscou aborde vis-à-vis d'Irkoutsk à l'endroit où la rivière Irkout, qui a donné son nom à la ville, se jette dans le fleuve.

Ne quittons pas l'Angara sans mentionner les salines, ou mieux les sources salées d'Oussoli, à 79 verstes¹ en aval d'Irkoutsk; cette importante exploitation appartient à plusieurs compagnies, mais les moyens employés pour extraire le sel sont encore relativement primitifs; aussi ne vaut-il guère la peine d'en parler; il suffit de mentionner l'existence de ces sources, du reste très productives.

En hiver, le fleuve est la route suivie de préférence par les caravanes; sa surface solidifiée se prête à cet usage; j'ai pu faire trois à quatre kilomètres en patins, mais la neige rend ce mode de voyage difficile, et pour les traîneaux certains endroits sont peu commodes, car, au moment où l'Angara se solidifie, il charrie beaucoup de glaçons qui, se soudant les uns aux autres, laissent peu de places unies assez larges pour permettre aux équipages de passer.

J'ai dit que les bords de l'Angara étaient pittoresques et dignes d'être vus; cependant, malgré toute mon admiration pour ce fleuve, je dois convenir que les rives de l'Énisséï sont plus pittoresques, surtout d'un aspect plus grandiose, aux environs de Krasnoïarsk.

À 60 verstes d'Irkoutsk, en remontant le cours de l'Angara, on arrive au lac Baïkal, une des plus profondes nappes d'eau douce de la surface du globe. Il y a deux routes pour s'y rendre, suivant, que l'on va à Listvénitchnii ou à Koulouk, village situé sur le chemin qui contourne le lac.

Lorsqu'on se rend à Listvénitchnii, on peut prendre le bateau et remonter l'Angara ou aller en voiture; le premier moyen est plus commode, mais tout aussi long que le second, vu la rapidité du fleuve; par terre le chemin est accidenté; il y a beaucoup de collines qui rendent la marche pénible. En arrivant à l'endroit où l'Angara sort du Baïkal, on aperçoit, au milieu du cours, la célèbre pierre du Chaman². C'est là, dit-on, que les condamnés étaient exposés autrefois par une nuit de tempête; le lendemain matin, s'ils étaient toujours à leur place, on les déclarait innocents; s'ils avaient disparu, Dieu les avait punis, d'où l'on concluait qu'ils étaient

¹ Une verste égale 1077 mètres.

² Prêtre yakoute ou bouriate.

coupables. Il existe une légende au sujet de ce rocher: lorsque Jésus-Christ dut monter au ciel, il vint visiter le pays; il s'arrêta sur la pierre du Chaman, bénit l'Occident et se tournant vers le Nord dit: " Là il n'y a rien ". Puis il disparut dans l'espace.

Le Baïkal est entouré de montagnes dont quelques-unes sont très élevées; des forêts de sapins et de pins les couvrent; elles sont peuplées de loups et d'ours noirs, les plus terribles de la Sibérie; quelques rares villages existent sur les rives; d'autres ont disparu, engloutis dans un de ces effondrements causés par les tremblements de terre qui désolent souvent la contrée. C'est à Listvénichnii que l'on s'embarque quand on veut traverser le lac. Le plus souvent le temps est propice et le passage facile et agréable; quelquefois des tempêtes terribles empêchent les bateaux d'avancer, les ballottent et les font errer longtemps. Le lac fait rarement des victimes cependant, et quand il en fait, il ne les garde pas: leurs corps sont rejetés sur la rive, car elle est pure, la " mer Sainte ", pour l'appeler du nom que lui donnent les riverains.

En hiver, le trajet se fait sur la glace; une station postale est établie à mi-chemin et la route est facile; quelquefois on entend des grondements sous la couche de glace, on dirait qu'un vent violent souffle et que les eaux emprisonnées veulent sortir et reprendre leur liberté; le voyageur écoute et les blocs de glace, éclairés par la lune, prennent des formes fantastiques et scintillent dans la nuit comme autant d'étoiles qui seraient tombées sur la terre.

Quand les froids sont très vifs, que la " gelée qui grince " force les gens à se cacher sous les fourrures, des fissures se produisent parfois sur la surface du lac, de larges fissures sur une longueur de plusieurs verstes, et l'on a recours pour les traverser à des planches que l'on a eu soin de prendre avec soi.

Cette partie du Baïkal, entre Listvenichnii et Boïarsk, est la plus agitée; tout autre est l'aspect de la baie au fond de laquelle est construit Koultouk à 90 kilomètres d'Irkoutsk; là, les eaux sont toujours tranquilles, la tempête n'y pénètre jamais et les habitants du village n'ont pas à craindre la furie des vagues. C'est près de cet endroit que se trouve la presqu'île, le cap élevé du Chaman, entouré de grottes et d'anfractuosités qui furent, et qui sont peut-être encore, les lieux préférés des Bouriates pour offrir leurs sacrifices aux dieux. Mais, bizarre mélange du christianisme et du paganisme, sur ce cap, où les arbres sont couverts de rubans, offrandes aux divinités païennes, une croix de bois s'élève comme pour montrer que le Christ étend partout son empire.

C'est toujours, où qu'il se trouve, la première occupation du Russe: élever une croix là où les Américains construiraient une école. Dans les lointaines possessions sur le fleuve Amour, les prisons et les églises sont les premiers monuments, puis viennent les bâtiments de l'administration et plus tard les maisons d'habitation.

Aux détails que je viens de donner sur le Baïkal, j'ajoute que je n'ai pu arriver à avoir l'explication du nom du lac; les uns me répondaient " mer du feu ", les autres " grande mer". Les deux interprétations sont justifiables; il existe au Nord des sources de naphte qui rendent vraisemblable la première; la seconde s'explique d'elle-même.

Au Sud, à quelques centaines de verstes, se trouve la frontière chinoise, le point de contact par lequel passent tous les ballots de thé et les autres marchandises du Céleste Empire; sur la terre russe est la ville de Kiakhta, sur la terre chinoise le village de Maïmatchin; ces deux endroits, ne sont séparés que par

un petit espace; mais ce n'est pas là le point dangereux : toutes les forces militaires sont portées à Blagovechtchensk et au delà sur les bords du fleuve Amour, dans ces pays où la sécheresse est moins rare que la neige, où les ours sont remplacés par des tigres.

C'est une contrée qui commence à se peupler, à se coloniser; certaines villes qui n'étaient, il y a peu de temps, qu'un amas de maisons autour d'un fort ou d'une caserne, ont pris une réelle importance; c'est le pays cher aux officiers sibériens qui voudraient de l'avancement, car là-bas, à tout instant, on croit à une attaque des Chinois; c'est pourquoi, en revenant en Europe, j'ai rencontré de nombreux détachements de soldats que l'on envoyait de Russie en Transbaïkalie et dans les provinces du littoral; j'ai rencontré aussi des déportés qui allaient plus loin, à l'île de Sakhaline, la Cayenne russe; lesquels étaient le plus à plaindre, des soldats ou des forçats?

Au Nord de ce pays s'étend la contrée fortunée des mines d'or, source de si grandes richesses, auxquelles il faut ajouter les mines de houille découvertes récemment sur les bords de la Léna. Chaque année est marquée par quelque nouvelle découverte et il en sera ainsi sans doute pendant longtemps encore; bien des années se passeront avant que l'on ait appris à connaître toutes les ressources que contient ce vaste pays; c'est à peine si l'on connaît exactement sa configuration.

*

Je l'ai dit au cours de mon récit, ce ne sont pas des études que j'ai voulu présenter, ce sont de simples croquis, quelques descriptions; je n'ai pu dire qu'une faible partie de ce que j'ai vu et appris en Sibérie; suffira-t-elle à vous faire connaître ces contrées, à vous les faire apprécier comme elles le méritent ? Je l'espère. Ce ne sont pas quelques pages, ce sont des volumes qu'il faudrait écrire à leur sujet; la place dont je pouvais disposer était restreinte, la patience du lecteur se serait peut-être fatiguée à la lecture de trop longues descriptions, et si j'avais pu, par mon récit, intéresser quelques personnes et remplacer quelques idées erronées par des vues plus justes, je serais satisfait de mon travail.

Albert Roussy.

FIN

IRKOUTSK ET ENVIRONS

1883

I. Position - Aspect

Le voyageur qui arrive à Irkoutsk peut se croire tout d'un coup transporté en Europe, non que cette ville ait un aspect tout à fait européen, mais simplement parce qu'après Krasnoïarsk et Nijni-Oudinsk, après tous les misérables villages que l'on a traversés, la ville d'Irkoutsk vous apparaît entourée d'une sorte d'auréole, et vous paraît être beaucoup plus belle qu'elle ne l'est en réalité. Lors de mon arrivée dans la capitale de la Sibérie Orientale, on entrait en ville, après avoir traversé l'Angara sur un bac, par un arc-de-triomphe appelé Arc de triomphe de Moscou. C'est qu'il se trouve juste vis-à-vis de la route de Moscou et que bien avant d'arriver, depuis le Monastère de l'Ascension, qui se trouve à 4 kilomètres de la ville, on aperçoit cet arc-de-triomphe au bout de la route. C'est du même point aussi que l'on aperçoit Irkoutsk pour la première fois, et qu'avec ses maisons grises et ses églises blanches cela produirait un effet peu agréable, si l'on n'était pas sûr de trouver là-bas un repos complet. Il est vrai que lors de mon arrivée en 1883, les hôtels n'étaient guère meilleurs que ceux des autres villes sibériennes, c'est-à-dire que c'étaient d'infectes auberges où l'on ne pouvait pas toujours avoir quelque chose de convenable à son dîner. Mais en 1885 s'est ouvert un hôtel splendide, tout à fait européen, où les chambres sont très belles et où la table ni les vins ne laissent rien à désirer. À l'hôtel est joint un restaurant, le seul qui reçoive un journal de langue française, le *Journal de St Pétersbourg*. Mais revenons à nos moutons. La ville d'Irkoutsk, située sur une presqu'île formée par l'Angara qui fait ici un coude, et par son affluent la petite rivière Oucha-kovka, doit son nom à la rivière Irkout qui entre dans l'Angara juste en face de la ville qui est sur la rive droite du fleuve. De loin elle paraît être entourée de montagnes car sur la rive droite de l'Ouchakofka, comme sur la rive droite de l'Angara qui forme un demi cercle à cet endroit, il y a quantités de collines. Il en est de même sur la rive gauche du fleuve à certains endroits. Pour mieux vous représenter tout cela, figurez-vous un triangle rectangle dont la base est formée par des collines au Sud de la Ville, l'un des côtés sera l'Ouchakofka et l'autre l'Angara. À l'angle droit du triangle placez la jonction de l'Ouchakofka et de l'Angara ; en face de cet angle l'Irkout entre dans le fleuve. De l'autre côté de la rivière et du fleuve, c'est-à-dire sur les deux côtés du triangle se trouvent des collines. En somme, Irkoutsk est entourée de montagnes dont le point le plus élevé est de..... pieds au-dessus de l'Angara. La ville elle-même est située à pieds au-dessus de la mer et repose sur un sol de....

À en croire certaines personnes il paraît qu'il y a de vastes cavités sous la ville, ce qui rend très dangereux les tremblements de terre. On dit aussi que toute la ville est placée sur d'immenses couches aurifères.

La plupart des maisons sont construites en bois, mais depuis trois ans le nombre des constructions en pierre augmente considérablement si bien qu'Irkoutsk prend de jour en jour un aspect plus européen. Les maisons ont rarement plus d'un étage de hauteur et ont presque toutes des toits de bois. Cependant dans ces dernières années les toitures de zinc se répandent de plus en plus, ce qui est une innovation excellente vu le danger des incendies qui est plus grand ici qu'en Russie. Les rues sont larges mais ce n'est que cette année que les trottoirs (des trottoirs en planches) ont fait leur apparition d'une façon convenable. Jusqu'alors on était forcé les jours de pluie de faire son chemin sur des trottoirs où il y avait plus de trous que d'espace solide et où l'on risquait à chaque instant de se tordre ou de se casser les pieds. Les rues sont faites comme nos grandes routes, en chaussée et les jours de grande pluie il y a certaines places où il est absolument impossible de passer, car on risque d'enfoncer dans une boue de terre glaise qui peut vous enlever vos souliers. La principale cause de cet inconvénient est le mauvais état des canaux qui sont presque tous à ciel ouvert et qui par ce fait se remplissent promptement de terre ou de diverses saletés qui empêchent la circulation de l'eau.

Le nouveau maire de la ville a pris en main l'arrangement de ces canaux. Espérons que cela arrivera à quelque chose de bon et que d'ici à quelques années les piétons pourront traverser les rues d'Irkoutsk sans risquer de se noyer.

L'éclairage aussi laisse beaucoup à désirer. Ce sont de simples lampes à pétrole fort éloignées les unes des autres qui servent à éclairer la ville. Encore n'en trouve-t-on que dans les rues les plus fréquentées et les nuits de lune on laisse à celle-ci le soin d'éclairer la route. Ce système revient à 5000 roubles et l'année dernière un entrepreneur s'était chargé pour le même prix d'éclairer toute la ville à la lumière électrique, mais le conseil dirigeant d'Irkoutsk a des lubies et je ne sais pour quelle cause son offre ne fut pas acceptée. Il est vrai que dans ce conseil il y a un membre qui trouve que l'éclairage est superflu et que, la nuit, on doit dormir et non se promener ; heureusement que ce descendant des patriarches est seul de son espèce. On pourrait aussi lui demander pourquoi il a une voiture, vu qu'il peut se trouver des gens assez hardis pour dire que l'on pourrait bien aller à pied.

Les églises sont en très-grande quantité; on peut en conter jusqu'à 30 et sont presque toutes des fondations particulières. Ce sont des gens riches qui consacrent une partie de leur capital à la construction d'une église ou à ses réparations. Il est vrai que cela laisse bon souvenir d'eux et que leur nom est connu, je ne dirai pas vénéré, ce serait trop, mais connu simplement et que ne fait-on pas ici pour le seul plaisir d'entendre son nom dans toutes les bouches. Évidemment c'est un sentiment commun à presque tous les hommes, mais il est développé surtout ici; ce qui pousse aussi à construire surtout des écoles, c'est l'espérance d'obtenir une croix ou une décoration quelconque. Il y a bien quelques personnes qui fondent des écoles ou des établissements d'utilité publique par amour pour leurs compatriotes, mais celles-là forment le petit nombre.

II Habitants

La ville d'Irkoutsk ahabitants dont lesont des Russes ou des Sibériens, le des européens, des Polonais ...des Juifs et le reste des représentants de tous les peuples de l'Asie. Il y a des Bouriates, des Mongols, des Chinois, des Géorgiens, des Tcherkesses, etc. C'est ce qui fait que les premiers temps on a peine à s'habituer à cette masse de types divers.

Les Sibériens pur sang sont reconnaissables à leurs longs cheveux et à leur barbe qu'ils portent entière. En outre, chose qui peut paraître puérite mais qui cependant a bien son intérêt, il y en a fort peu qui ne portent pas de lunettes. Ils sont très-patriotes et n'aiment pas beaucoup les Russes ; je parle de ces Sibériens qui constituent pour ainsi dire l'aristocratie de l'intelligence. Les autres, marchands ou propriétaires de mines d'or, c'est-à-dire l'aristocratie de l'argent sont bien différents: Ils imitent tant qu'ils peuvent les Russes et se font remarquer par leur prodigalité. Je parlerai plus tard de cette classe des habitants, en temps et lieu.

La plupart des fonctionnaires sont Russes et professent un suprême dédain pour la Sibérie et cependant ils ne doivent pas avoir à s'en plaindre; au contraire. Ils reçoivent ici un salaire supérieur à celui qu'ils pourraient recevoir en Russie et le service de 10 ans en Sibérie compte pour un service de 15 ans en Russie. Il y en a parmi eux surtout dans les 2nd grades de la police et dans les premiers grades du département de l'intérieur qui se rendent coupables de terribles exactions. Je parlerai aussi de cela plus tard dans un des chapitres suivants.

Ceux qu'on est convenu ici d'appeler des étrangers sont fort peu nombreux; ce sont surtout des Allemands qui professent le culte luthérien. Cette année ils ont inauguré leur église; le pasteur est un charmant homme qui prêche un peu par toute la Sibérie, tantôt ici, tantôt là, mais qui reste le plus souvent à Irkoutsk. Les autres étrangers se composent deAnglais, de.....Suisses et de Italiens. Ils sont si peu nombreux qu'ils n'ont même pas de lieu de culte. L'année dernière il y avait une dame belge, mais elle est partie depuis pour la Russie. Deux fractions plus grandes de la population sont les Polonais et les Juifs. Les Polonais ne sont pas orthodoxes mais catholiques et ils ont construit près de la cathédrale une fort jolie petite église (elle et l'église luthérienne méritent plutôt le nom de chapelle). Tous les Polonais habitant à Irkoutsk, à fort peu d'exceptions près, sont d'anciens exilés ou même d'anciens forçats; mais on n'y regarde pas de si près à Irkoutsk et, de plus, il est vrai qu'ils sont tous venus ici pour un délit politique et aussi par suite des soulèvements de 1863 en Pologne. Ils ont beaucoup fait pour la prospérité de la ville et cependant il y a beaucoup d'habitants qui ne les aiment pas. Voici quelques exemples de leur industrie. Deux hôtels ont été fondés par des Polonais, le meilleur pâtissier-confiseur est polonais, le seul établissement de bains froids est tenu par un polonais et bien d'autres choses encore, qui prouvent qu'à l'initiative de ces gens est due en grande partie la popularité d'Irkoutsk. C'est aussi parmi eux que les gens désireux d'apprendre les langues à bon marché choisissent leurs maîtres. J'avais des rivaux comme maîtres de langue française et beaucoup de rivaux parmi les Polonais. Ils donnent des leçons à 50 kopecks tandis que je faisais payer les miennes 3 roubles.

Il est vrai que parmi eux il y en a un grand nombre qui parlent passablement et même bien le français. Ce sont donc, en grande partie, d'anciens exilés qui, depuis 3 ou 4 ans ont le droit de retourner dans leur patrie après un séjour de 20 ans en Sibérie, mais la plupart restent à Irkoutsk parce qu'ils n'ont pas d'argent pour retourner en Russie, ou parce que leurs affaires vont bien ici, ou encore parce qu'ils n'auraient rien à faire en Pologne. De caractère ils sont vantards, hâbleurs; je crois bien les définir en les appelant les Marseillais d'Irkoutsk. J'en ai connu beaucoup mais je ne vous citerai qu'un exemple; ils ressemblent tous plus ou moins à ce type. C'était un homme de haute stature, de 50 à 60 ans; il aimait à me raconter son histoire: il était un grand propriétaire en Pologne, avait des propriétés splendides, un château magnifique, des pâturages immenses où paissaient des troupeaux innombrables, il ramassait l'or à la pelle; mais malheureusement tout passe dans ce monde, et un beau jour il fut exilé et ses biens confisqués. Les propriétés splendides étaient probablement un petit jardin; le château, ce que sont tous les « châteaux » des petits propriétaires russes, une maison de bois; les pâturages et les troupeaux, un champ et une vache. Dans les premiers temps je croyais à toute cette histoire, mais quand une 20taine d'individus me l'eurent répétée, je finis par concevoir des doutes et m'assurai de l'exagération que ces gens mettent dans leur langage. Ils ont encore une autre coutume, c'est celle de tout savoir; parlez-vous de quelque invention: Ah, je sais! vous disent-ils. Je crois que si on leur disait qu'un savant a découvert que la terre est carrée, ils diraient aussitôt: Je sais! afin de ne pas passer pour des ignorants. Avec tous leurs défauts, ils ont pourtant ce bon côté, d'avoir donné plus de confort aux habitants de la ville. Maintenant, que tout le monde vient à Irkoutsk, non seulement les exilés, mais encore d'autres personnes, il est évident que leur activité est dès longtemps déjà dépassée, mais il n'en reste pas moins vrai que ce sont eux qui ont donné la première impulsion.

Les Juifs, sans rencontrer ici la même opposition qu'en Russie n'en sont pas moins peu aimés de la population. Je parle sans doute de ces Juifs misérables, sales, qui trafiquent des choses volées, des guenilles qu'ils achètent à tout le monde et nullement de certains marchands juifs riches, dirait-on en Europe, à leur aise, comme on dit ici, qui n'ont gardé du juif que la religion et une sorte d'allemand qui leur est propre. Quant aux autres on ne les aime pas et je crois que battre un juif ne serait pas considéré comme un méfait. Cela n'arrive cependant pas ici et ils vivent fort tranquillement.

Les Chinois sont ici en assez grande quantité et ont de grands magasins. Ils portent le costume national et avec leur peau jaunâtre et leurs yeux légèrement bridés ont tous l'air vieux. Ils vendent du thé, de la porcelaine chinoise, des étoffes, en un mot tous les articles de fabrication chinoise. Ils vivent par communautés; ils se mettent à plusieurs pour tenir un magasin et ont un directeur, quelque chose dans le genre d'un patron qui vient chaque jour vérifier les comptes. Ils sont une dizaine d'individus dans le magasin, mais ils ne restent jamais tous ensemble, pendant que deux ou 3 d'entre eux restent au comptoir à fumer leur petite pipe, plus petite qu'un dé à coudre de petite fille, les autres prennent un paquet d'étoffes ou du thé, ou des habits brodés, de ces belles robes qui ne peuvent être vendues qu'après qu'un mandarin ou sa femme ou quelque autre personnage haut placé les a portés, ils prennent donc de ces marchandises, et s'en vont par toute la ville, dans toutes les maisons offrir ce qu'ils portent; je crois qu'ils ne rentrent chez eux qu'après avoir vendu tout ce qu'ils avaient emporté.

Ils sont très-accommodants, vous laissent volontiers les objets sans paiement, offrent même souvent d'attendre l'argent une année et plus. Quelques-uns d'entre eux arrivent promptement à parler russe, tous le comprennent très bien. Puis quand ils ont gagné quelque argent ils retournent dans leur pays. Les objets de provenance chinoise sont ici bon marché en ce sens qu'ils ne paient pas d'entrée de douane. Mais s'il y a beaucoup de Chinois, on ne voit pas une seule chinoise, le gouvernement leur interdisant de sortir de leur pays. La défense est même plus sévère; il y a à 1.000 verstes d'Irkoutsk la ville de Kiakhta sur la frontière chinoise et vis-à-vis d'elle, à quelques pas, en Chine déjà, la petite ville de Maïmatchine ; dans cette petite ville il n'y pas non plus de Chinoises ; il n'y a que des hommes.

Les Mongols sont relativement en très-petite quantité et ils ne font guères que passer par la ville; on en rencontre souvent, mais ils ne s'arrêtent que quelques jours et continuent leur chemin ; ils sont continuellement à cheval, du moins tous ceux que j'ai rencontrés étaient à cheval. Je n'en ai jamais vu à pied ni en voiture. Les bouriates sont aussi une branche des Mongols; ils sont en grande quantité, mais vient surtout autour d'Irkoutsk, dans les villages, à 25 ou 30 verstes à la ronde et ne viennent en ville que pour vendre leur foin, leur blé ou leur avoine. Ce sont de petits individus à la figure ronde, imberbes, aux yeux tirés légèrement vers le haut et toujours clignotants, ce qui fait croire qu'ils ont de tout petits yeux. Été comme hiver ils portent des bonnets de fourrure, des bottes de peau fourrées en dedans et des vêtements chauds. En hiver ils portent par-dessus tout cela une dokha.